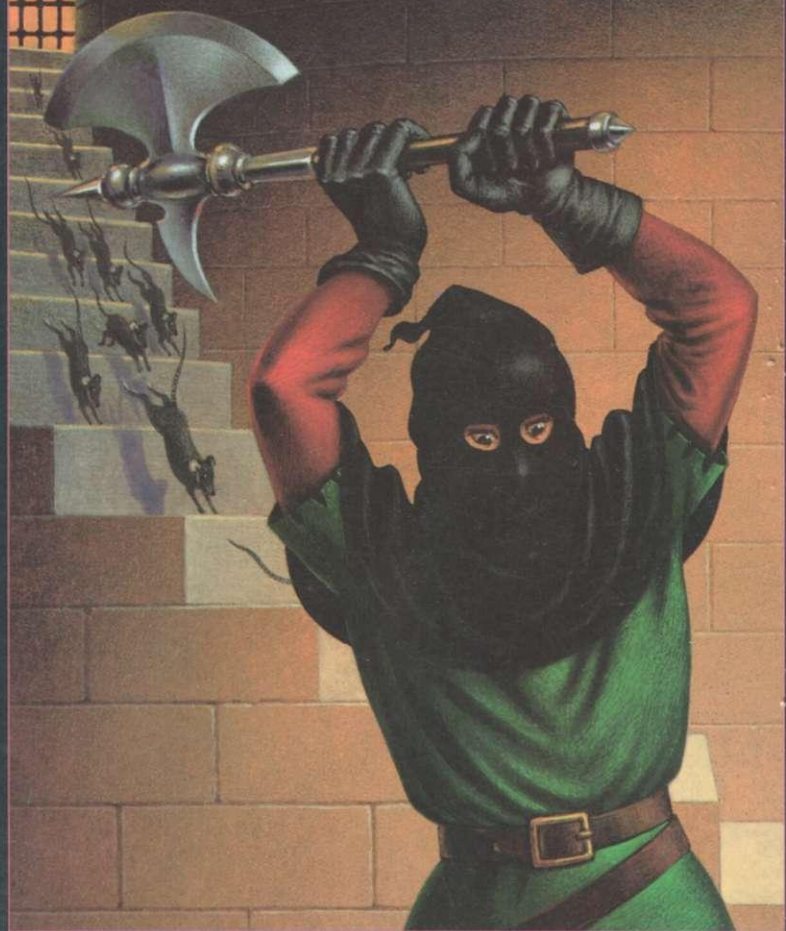


COLLECTION PASSION DE LIRE

R. L. Stine / Série Chair de poule

LA TOUR DE LA TERREUR



BAYARD POCHE

COLLECTION PASSION DE LIRE

R. L. Stine / Série Chair de poule

LA TOUR DE LA TERREUR

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-BAPTISTE MÉDINA

Deuxième édition



BAYARD POCHE



- J'ai peur, me souffla Eddie.

Nous frissonnions de froid tous les deux. Je resserrai les pans de mon duffle-coat sur ma poitrine.

- Eddie, n'oublie pas que c'est toi qui voulais voir la Tour de la Terreur, répondis-je à mon frère. Moi, je n'y tenais pas tellement.

Ses yeux restaient fixés sur le sommet de la tour. Une rafale de vent souleva ses cheveux noirs.

-N'empêche que j'ai la frousse, Sue. Je ressens comme une angoisse, tout à coup.

Je lui adressai une petite grimace de mépris.

- Eddie, tu as toujours la frousse ! Même au cinéma !

- Tu exagères ! protesta-t-il. C'est parce que je n'aime pas les films d'épouvante !

- Tu as dix ans ! repris-je d'un ton sec. Il serait temps de ne plus avoir peur de ton ombre. Ce n'est qu'un vieux château avec une tour. Des centaines de touristes viennent ici chaque jour.

- Mais on torturait les gens, là-dedans, murmura

Eddie, devenu très pâle. On les enfermait dans cette tour et on les laissait mourir de faim !

- C'était il y a des siècles ! Maintenant, on y vend des cartes postales.

Je contemplais le sinistre château de pierre grise, noircie par le temps. Il faut avouer que sa tour sombre et massive, dressée vers le ciel, avait quelque chose d'inquiétant.

De gros nuages planaient au-dessus de nos têtes. Les arbres du parc gémissaient au vent. L'air était humide et glacé. Une goutte de pluie s'écrasa sur mon front. Une autre sur ma joue.

« Génial, le climat de Londres, me dis-je. Un temps idéal pour visiter la célèbre Tour de la Terreur. »

Nous étions arrivés en Angleterre le matin même.

Nos parents devaient participer à un genre de conférence dans notre hôtel ; ils nous avaient inscrits à une visite guidée de la capitale pour être plus tranquilles. Nous connaissions à présent le British Muséum, le grand magasin Harrod's, l'abbaye de Westminster et Trafalgar Square.

À l'heure du déjeuner, nous avons mangé des saucisses et de la purée dans un vrai pub anglais. Puis notre groupe s'était installé au sommet d'un bus à impériale rouge vif pour faire une grande balade.

Londres était tout à fait comme je l'imaginais. Une ville immense et surpeuplée. Des rues étroites sillonnées par de vieux taxis noirs, mille boutiques colorées, des trottoirs où se côtoyaient des curieux venus

du monde entier. Bien sûr, l'idée que nous nous aventurons seuls comme des grands dans une ville étrangère redoublait la nervosité de mon petit trouillard de frère. Mais j'ai douze ans, et je suis beaucoup moins timorée que lui. Je m'efforçais donc de le rassurer.

Eddie m'avait toutefois étonnée en insistant pour visiter la Tour de la Terreur.

M. Starkes, le guide au crâne chauve et à la face rougeaude, venait de réunir notre groupe sur le trottoir. Celui-ci se composait d'une douzaine de personnes, la plupart des retraités. Mon frère et moi étions les plus jeunes.

M. Starkes nous proposa le choix suivant : un autre musée ou la tour.

— La tour ! La tour ! s'écria Eddie. Je voudrais voir la Tour de la Terreur !

Un long trajet en autocar nous achemina vers les faubourgs de la ville. Les boutiques cédèrent la place à des rangées de maisonnettes en brique rouge, puis à de vieilles demeures couvertes de vigne vierge et à moitié cachées derrière des arbres centenaires.

Quand l'autocar s'arrêta enfin, tout le monde en descendit et s'engagea derrière M. Starkes dans une interminable ruelle qui longeait un grand mur. Au-delà de ce mur, on apercevait la Tour de la Terreur, menaçante.

Eddie me tira par la manche :

- Dépêche-toi, Sue ! Nous allons perdre les autres !
- Ils nous attendront. Cesse de t'inquiéter, Eddie.

Je dus hâter le pas pour rattraper le groupe, que M. Starkes avait rassemblé près d'une brèche dans le mur.

- Ce mur constitue l'enceinte du château, qui fut bâti par les Romains au IV^e siècle, nous expliqua-t-il. Londres était alors une cité romaine.

Le mur s'écroulait en partie çà et là ; mais j'avais tout de même du mal à croire que sa construction remontait à plus de quinze siècles !

M. Starkes nous fit passer par la brèche et nous pilota vers l'entrée du château et de sa tour, au bout d'un sentier qui franchissait une vaste cour de terre battue envahie par les herbes folles.

- Les Romains avaient conçu le château comme une forteresse, poursuivit notre guide en chemin. Après leur départ, on en fit une prison. Ainsi commença une longue période de cruauté et de tortures à l'intérieur de ces vieilles pierres.

Je sortis mon appareil-photo de la poche de mon duffle-coat et me retournai pour photographier le mur d'enceinte. Je pris ensuite quelques clichés du château. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, mais j'espérais que les photos seraient quand même bonnes.

- Ce fut la première prison pour dettes, précisa M. Starkes. Quand vous étiez trop pauvre pour régler vos factures, on vous enfermait là-dedans - ce qui signifiait bien sûr que vous ne pourriez jamais les payer ! Et vous restiez prisonnier toute votre vie.

J'aperçus sur ma droite une construction de pierre

blanche à peine plus grande qu'une cabine téléphonique, avec un toit en pente. Un poste de garde ? Je le crus vide et, à mon étonnement, un garde en uniforme gris en sortit, le fusil sur l'épaule.

Je me détournai une fois encore pour observer le mur en ruine qui cernait le château et son parc.

-Regarde, Eddie, chuchotai-je. D'ici, on ne voit plus rien de la ville. On croirait que nous avons fait un saut en arrière dans le temps.

Il frissonna. Je ne sais si c'était à cause de mes paroles, ou à cause du vent piquant qui balayait la cour.

Le château projetait son ombre noire à nos pieds. M. Starkes nous conduisit vers une entrée latérale - une étroite porte de bois massif, à peine entrouverte. Là, il s'arrêta et fit face au groupe. La soudaine dureté de son expression me surprit.

-Désolé, articula-t-il en promenant lentement ses yeux sur nous, mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

- Hein ? balbutia Eddie. Quelle mauvaise nouvelle ?

- Vous allez être emprisonnés dans la tour, déclara M. Starkes. Et l'on vous soumettra à la torture pour vous obliger à avouer la vraie raison de votre visite.

Eddie poussa un cri étouffé. Plusieurs personnes l'imitèrent.

M. Starkes gloussa, un large sourire éclaira sa face ronde.

- C'était ma petite plaisanterie habituelle, dit-il, jovial. Il faut bien que je m'amuse un peu.

Tout le monde se mit à rire, à l'exception de mon petit frère.

- Ce type est timbré, me chuchota-t-il.

En fait, M. Starkes était un très bon guide, charmant et plein d'entrain, qui connaissait visiblement tout de Londres.

- Comme vous pouvez le constater, le château comprend divers bâtiments, enchaîna ce dernier. Cette longue construction, là-bas, servait de caserne aux soldats.

Je pris une photo de l'antique caserne, puis une autre du garde en uniforme gris, toujours à son poste.

J'entendis des exclamations de surprise. Me retour-

nant, je vis un étrange individu émerger du château et se glisser sournoisement derrière M. Starkes. Vêtu d'une tunique verdâtre de style médiéval, la tête coiffée d'une cagoule, il tenait une énorme hache entre ses mains.

Un bourreau !

Il souleva sa hache au-dessus de la tête de notre guide.

- Quelqu'un a-t-il besoin d'une coupe de cheveux ? demanda M. Starkes sans s'émouvoir. Je vous présente le barbier du château !

Les rires fusèrent de nouveau. L'homme en tenue de bourreau salua bien bas, puis repartit aussi discrètement qu'il était venu.

- Marrant, non ? me souffla Eddie.

Mais je remarquai qu'il restait tout près de moi.

- Nous allons commencer par visiter la chambre de torture, annonça M. Starkes. Restez ensemble, s'il vous plaît.

Il brandit sous nos yeux un petit drapeau rouge fixé au bout d'un bâton et ajouta :

- J'agiterai ce drapeau de temps en temps pour que vous ne me perdiez pas de vue. N'oubliez pas qu'il est facile de s'égarer à l'intérieur du château. Il y a des centaines de chambres et de passages secrets.

- Chouette ! m'exclamai-je.

Eddie me jeta un regard troublé.

- J'espère que tu n'as pas trop peur, lui dis-je.

- Q-qui ? M-moi ? balbutia-t-il.

- Vous allez découvrir quelques instruments de tor-

ture plutôt inhabituels, poursuivit notre guide. Les geôliers de la tour disposaient de nombreux moyens de faire souffrir leurs malheureux prisonniers.

Ces paroles me mirent un peu mal à l'aise, en dépit de ma curiosité. Tandis que notre groupe commençait à franchir la porte du château en file indienne. M. Starkes renouvela son avertissement :

- Surtout, ne vous éloignez pas les uns des autres. Si vous deviez vous perdre à tout jamais dans des souterrains obscurs, mon patron me ferait passer un sale quart d'heure.

Il avait dû répéter mille fois cette banale plaisanterie, mais personne n'avait envie de rire, à présent. Je levai les yeux sur la tour une fois encore. Constituée de moellons épais, elle ne comportait aucune fenêtre, si ce n'est une minuscule ouverture carrée près du sommet.

« Des gens ont été emprisonnés et torturés là-dedans, me dis-je. Des gens vivants, réels. Il y a des centaines d'années. »

Je me demandai soudain si le château était hanté. Je tentai en vain de déchiffrer l'expression sérieuse de mon frère. Pensait-il la même chose que moi ?

- Eddie, tourne-toi de ce côté, s'il te plaît.

Je reculai d'un pas et sortis mon appareil-photo de ma poche.

- Dépêche-toi, Sue ! implora-t-il. Nous sommes toujours à la traîne.

- Attends juste une seconde. Je veux te prendre en photo devant l'entrée du château.

Je plaçai mon œil contre le viseur. Au moment où j'appuyais sur le déclic, Eddie m'adressa un petit sourire forcé.



M. Starkes nous fit descendre quelques marches glissantes qui débouchaient sur une grande salle faiblement éclairée.

Il me fallut un petit moment pour m'habituer à la pénombre. L'air sentait la poussière et le moisi. Il faisait chaud, ce qui me surprit, et je déboutonnai mon duffle-coat.

Je distinguai quelques vitrines contre un mur. M. Starkes se dirigea vers une grande structure de bois, au centre de la pièce.

- Le chevalet, annonça-t-il.

Une exclamation m'échappa. Un vrai chevalet ! Je n'avais vu ce genre d'instrument de torture qu'au cinéma.

- On obligeait la victime à s'allonger ici, expliqua M. Starkes. On lui ligotait les bras et les jambes avec des sangles reliées à cette grande roue de bois.

Il pointa son drapeau sur la roue, l'œil brillant.

- Quand on faisait tourner la roue, les sangles se

tendaient, se tendaient, tirant de plus en plus fort sur les membres du malheureux, qui finissaient par jaillir de leurs articulations. C'était un horrible supplice.

Mon frère avait l'air pétrifié. J'imaginai un instant la scène. Quelqu'un était étendu là, hurlant de douleur. J'entendais les craquements de la roue qui le martyrisait.

Cela me devint très vite insupportable, et je chassai cette vision de mon esprit.

Levant la tête, je repérai une silhouette sombre de l'autre côté du chevalet : un individu de haute taille, aux très larges épaules, enveloppé dans une longue cape noire et coiffé d'un chapeau à large bord.

Ses yeux luisaient dans l'ombre.

Était-ce moi qu'il dévisageait ainsi ? Je donnai un petit coup de coude à Eddie.

- Tu vois cet homme, là-bas ? chuchotai-je. Celui qui est tout en noir ? Fait-il partie de notre groupe ?

Eddie secoua la tête.

- Je ne l'ai jamais vu, me répondit-il. Il a l'air bizarre. Pourquoi nous fixe-t-il comme ça ?

Le grand homme abaissa son chapeau sur son front, dissimulant son regard. Il recula et se fondit dans la pénombre.

M. Starkes continuait de parler du chevalet. Il nous demanda s'il y avait des volontaires pour l'essayer, ce qui fit rire tout le monde.

« Il faut que je prenne une photo de ce machin, me dis-je. Mes amies vont être épatées. »

Je plongeai la main dans la poche de mon duffle-coat et poussai un cri de déception.

- Zut !

Je fouillai en vain mon autre poche.

L'appareil avait disparu !

- Eddie ! J'ai perdu mon appareil-photo ! Il...

Je m'interrompis en voyant le sourire malicieux qui éclairait son visage. Il me montra sa main, paume ouverte - l'appareil était dedans.

- Le roi des pickpockets a encore frappé, déclara-t-il.

- Tu l'as pris dans ma poche !

Je lui donnai une bourrade qui l'envoya valser contre le chevalet. Il éclata de rire. Eddie adore subtiliser les objets, c'est son jeu favori. Il s'exerce tout le temps.

- La main la plus rapide et la plus légère du monde ! se vanta-t-il en balançant l'appareil sous mes yeux. Je le lui arrachai.

- Tu es odieux, Eddie.

Je ne sais pas pourquoi il aime tellement se faire passer pour un voleur à la tire, mais je dois reconnaître qu'il est très habile. À aucun moment je n'avais senti sa main frôler ma poche !

J'allais lui dire ma façon de penser quand M. Starkes

agita son drapeau pour entraîner le groupe dans la pièce suivante.

Tandis que nous nous dépêchions de rattraper les autres, je jetai un coup d'œil du côté de l'homme à la cape noire. Il se déplaçait derrière nous, le visage toujours caché sous le large rebord de son chapeau. Je ressentis comme un pincement de frayeur au creux de la poitrine. Cet homme étrange nous suivait-il, Eddie et moi ? Non, c'était probablement un simple touriste.

Je continuais de l'observer de temps à autre tout en me promenant devant les instruments exposés le long des murs. L'homme ne semblait pas s'y intéresser du tout. Il restait tapi dans l'ombre - et ne nous quittait pas des yeux !

- Regarde, dit Eddie en m'attirant devant une étagère. C'est quoi, ces machins ?

- Des poucettes, répondit M. Starkes dans notre dos. Il en cueillit une.

- Ça ressemble à une grosse bague, et ça se mettait autour du pouce, comme ça.

Il inséra son pouce dans l'anneau de métal et leva la main afin que tout le monde puisse voir.

- Sur le côté de l'anneau, il y a une vis. Au fur et à mesure qu'on serrait cette vis, elle s'enfonçait dans le pouce.

- Ouille ! fis-je.

- Oui, c'était très désagréable, opina gaiement M. Starkes. Toute cette pièce est remplie d'instruments fort vicieux.

- Je n'arrive pas à croire que quelqu'un s'est donné la peine d'inventer des choses pareilles, murmura Eddie.

Sa voix tremblait.

- On devrait essayer une de ces poucettes sur toi ! dis-je pour le taquiner.

Je ne résiste pas à l'envie de le secouer parfois. C'est plus fort que moi.

Je tendis la main vers une autre étagère et saisis une paire de menottes. Elles étaient très lourdes, et hérissées de pointes acérées à l'intérieur.

- Sue ! Pose ça, chuchota Eddie, affolé.

J'en enfilai une autour de mon poignet.

- Tu vois, Eddie, quand on la referme, les pointes de métal te rentrent dans le poignet et...

La menotte se ferma soudain avec un déclic sonore. Je me mis à gémir de douleur et tentai frénétiquement de la retirer.

- Aaaaïe ! Au secours, Eddie ! Je n'arrive pas à l'enlever ! C'est horrible ! J'ai mal ! J'ai mal !

Un murmure terrifié s'échappa de la gorge d'Eddie. Ses yeux exorbités fixaient la menotte autour de mon poignet.

- Aide-moi, Eddie, je t'en prie ! Sors-moi de là ! Mais mon frère, devenu livide, semblait paralysé. Incapable de garder mon sérieux plus longtemps, je retirai la menotte en éclatant de rire :

- Je t'ai eu, moi aussi ! Ça, c'est pour m'avoir piqué mon appareil-photo. Maintenant, nous sommes à égalité.

- Je... je..., bégaya Eddie.

Il me lança un regard noir.

- C'est stupide, Sue, articula-t-il enfin. Je croyais que tu t'étais blessée. Ne me fais plus jamais ça, s'il te plaît.

Je me contentai de lui tirer la langue. Pas très malin comme réaction, je sais. Mais Eddie ne fait pas toujours ressortir le meilleur côté de ma personnalité. La voix de M. Starkes retentit au loin :

- Par ici, s'il vous plaît !

Notre petite troupe se précipita vers lui.

- Nous allons à présent monter dans la tour, annonça notre guide. Comme vous le verrez, l'escalier est étroit et plutôt raide. Nous effectuerons donc notre ascension en file indienne. Soyez prudents.

Il baissa sa tête chauve pour passer sous une arche, et tout le monde le suivit à la queue leu leu. Eddie et moi étions les bons derniers.

L'escalier faisait penser à un tire-bouchon sans fin. Ses marches lisses et luisantes d'usure étaient si abruptes qu'il me fallait m'appuyer au mur pour garder l'équilibre.

J'essayai de m'imaginer un cortège de prisonniers forcés de grimper ainsi jusqu'au sommet de la tour, leurs genoux s'entrechoquant de peur.

Eddie progressait lentement au-dessus de moi.

- Il fait trop sombre, se plaignit-il à mi-voix. Dépêche-toi, Sue. Ne lambine pas.

Au bout de ce qui me sembla une éternité, le groupe s'arrêta sur un palier au fond duquel on distinguait une cellule entourée de barreaux de fer.

- Cette cellule était réservée aux prisonniers politiques et autres ennemis du roi, nous révéla M. Star-kes. Vous constaterez qu'elle n'avait aucun confort. La cage métallique ne contenait qu'un petit banc de pierre et une table en bois.

- Qu'arrivait-il à ces prisonniers ? s'enquit une femme aux cheveux blancs. Je suppose qu'ils restaient là-dedans pendant des années ?

- Non. répondit M. Starkes. On les décapitait.

Un frisson me parcourut. Je m'approchai des barreaux de la cage et regardai à l'intérieur.

« Des gens se sont assis à cette table pour écrire un ultime message, me dis-je. Ils ont fait les cent pas dans cet espace réduit en attendant la mort. »

Je jetai un coup d'œil sur mon frère. Je le sentais tout aussi choqué que moi.

- Nous n'avons pas atteint le sommet de la tour, déclara M. Starkes. Continuons, s'il vous plaît.

Cette fois, les marches de pierre étaient encore plus raides. Tout en m'efforçant de ne pas tomber, j'eus soudain une impression étrange - le sentiment que je connaissais cet endroit, que j'avais déjà grimpé cet escalier tortueux.

Naturellement, c'était impossible. Eddie et moi n'avions jamais mis les pieds à Londres auparavant. L'impression persista tandis que notre groupe s'entassait dans la minuscule chambre ronde où s'achevait notre ascension. Avais-je vu cette tour dans un film ? En avais-je vu des photos dans un magazine ? Pourquoi me semblait-elle si familière ? Je secouai la tête pour revenir à la réalité et regardai autour de moi.

Une petite ouverture carrée, là-haut, laissait filtrer un rai de lumière grise à travers ses barreaux. Les murs étaient nus, parsemés de fissures et de taches de poussière. Il suffisait de lever la main pour toucher le plafond - de sorte que M. Starkes et plusieurs autres adultes devaient courber la tête.

-Sentez-vous la tristesse qui imprègne ces lieux ? interrogea doucement notre guide.

Je me rapprochai pour mieux l'entendre.

- Au début du XV^e siècle, deux enfants royaux furent emprisonnés dans cette partie de la tour, dit-il. Il s'agissait de la jeune princesse Susannah d'York et de son frère, le petit prince Edward.

M. Starkes promena son drapeau rouge autour de lui et tout le monde suivit son geste du regard.

— Imaginez. Deux enfants arrachés à leur foyer. Enfermés dans ce sinistre cachot au sommet d'une tour.

Sa voix était à peine plus qu'un murmure.

J'eus froid, tout à coup, et me blottis dans mon duffle-coat. Eddie, fasciné, buvait les paroles de M. Starkes.

Celui-ci poursuivit :

- Une nuit, l'exécuteur des hautes œuvres - le bourreau du royaume - et ses sbires grimpèrent silencieusement l'escalier de la tour. Ils avaient reçu l'ordre d'étouffer le prince et la princesse dans leur sommeil, afin de les empêcher l'un comme l'autre d'accéder au trône.

M. Starkes ferma les yeux un moment. Un lourd silence régnait dans la pièce. Personne ne bougeait. Personne ne parlait. On n'entendait que le bruit du vent à travers la petite fenêtre au-dessus de nos têtes. Je fermai les yeux à mon tour. Je voyais le jeune garçon et sa sœur. Abandonnés, tremblants de peur et de froid. S'efforçant vainement de trouver le sommeil.

Soudain, la porte s'ouvre à la volée. Des inconnus font irruption dans la pièce. Ils ne prononcent pas un mot. Ils se jettent sur le prince et la princesse pour les étouffer sous leurs oreillers.

« Cela s'est passé ici même, me dis-je. À l'endroit où je me trouve. »

Je rouvris les yeux. Eddie me dévisageait, l'air profondément troublé.

- C'est... c'est effrayant, Sue, me chuchota-t-il.

- Oui. Je sais.

Je voulus poser une main rassurante sur son épaule ; ce faisant, mon appareil-photo m'échappa et heurta le sol avec fracas juste au moment où M. Starkes reprenait le fil de son récit. Je me baissai pour le ramasser.

- Oh, Eddie, regarde ! L'objectif est cassé !

- Chut ! Laisse-moi écouter !

- Mais mon appareil...

- Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Eddie.

- Désolée. Je n'ai pas entendu non plus.

J'enfouis l'appareil dans ma poche, dépitée.

L'ameublement du cachot se réduisait à un lit bas le long du mur - en fait, une estrade de bois - et un tabouret à trois pieds. Je m'approchai avec curiosité. Le prince et la princesse avaient-ils grimpé là-dessus pour regarder désespérément par la fenêtre ?

Tout cela était accablant.

Des marques sur le mur captèrent mon attention.

Une inscription ? Un message ?

Je me penchai pour les examiner.

Non. Seulement quelques vieilles craquelures.

Eddie me tira par la manche.

- Sue ! Allez, viens, maintenant.

- D'accord, d'accord, répondis-je avec impatience. Je levai les yeux vers la fenêtre. Le rai de lumière blafarde faiblissait de plus en plus. Dehors, il devait commencer à faire noir.

Soudain, il me sembla que les murs de pierre se refermaient sur moi. J'étais comme dans un placard, un placard sombre et effrayant. J'avais l'impression d'étouffer.

Était-ce là ce que la princesse avait ressenti ?

La même angoisse, le même malaise, quinze siècles plus tôt ?

Je poussai un soupir et me tournai vers Eddie.

— Sortons d'ici, lui dis-je d'une voix enrouée. Cette pièce me donne le cafard.

Mais en nous dirigeant vers l'escalier, nous lâsâmes échapper une exclamation de surprise.

M. Starkes et le groupe avaient disparu !



- O où sont-ils passés ? s'affola Eddie. Ils nous ont oubliés !

- Ils doivent être dans l'escalier, dis-je en le poussant gentiment devant moi. Allez, on y va.

Eddie résista.

- Toi d'abord.

- Tu n'as pas peur, j'espère ? Perdu, abandonné dans la Tour de la Terreur...

J'ignore pourquoi j'aime tant taquiner mon petit frère. Je savais qu'il avait peur. Je ne me sentais pas très rassurée moi-même. Mais, comme je l'ai déjà dit, c'est en général plus fort que moi.

Je descendis donc la première. À mes pieds, l'escalier se perdait dans un trou noir.

- Comment se fait-il qu'on ne les a pas entendus partir ? demanda Eddie. Pourquoi ont-ils filé si vite ?

- Il est tard, répondis-je. Je pense que M. Starkes doit être pressé de voir son troupeau remonter dans le car et de raccompagner les gens à leur hôtel. La tour

ferme à cinq heures, si mes souvenirs sont bons.

Je consultai ma montre. Il était cinq heures vingt.

- Alors, dépêchons-nous, Sue. Je ne veux pas passer la nuit dans cet endroit. Il me donne la chair de poule.

- À moi aussi, avouai-je.

M'efforçant de percer l'obscurité, j'accélérai le pas

- au risque de me rompre le cou. Je prenais toujours appui contre le mur pour ne pas perdre l'équilibre.

- Mais où sont-ils ? demanda nerveusement Eddie.

Ils ne font pas le moindre bruit.

Une pâle lumière jaunâtre éclairait le palier au-dessous de nous. Ma main traversa quelque chose de soyeux et collant à la fois. Des toiles d'araignée.

Beurk.

J'entendais la respiration saccadée d'Eddie derrière moi.

- L'autocar nous attendra, dis-je. Reste calme. M. Starkes ne partira pas sans nous.

Il se mit à hurler tout à coup, me faisant tressaillir :

- Ohé ! Vous êtes là ? Répondez !

L'écho de sa voix aiguë se répercuta le long des murs de pierre.

Silence.

- Et les gardiens ? demanda-t-il. Il n'y a pas de gardiens, là-dedans ?

- Eddie, je t'en prie, ne t'énerve pas. Les gardiens sont sans doute rentrés chez eux. Mais M. Starkes nous attend en bas, j'en suis certaine.

En arrivant sous la lumière blafarde du palier, je

distinguai la cellule aux barreaux de fer que nous avions déjà vue.

- Ne t'arrête pas, supplia Eddie. Continue. Sue ! Vite !

Je le rassurai :

- Tout ira bien, je te le promets. Nous sommes presque dehors.

- Tu parles ! protesta-t-il. Regarde !

Il me montrait quelque chose du doigt, et je compris aussitôt ce qu'il voulait dire. Il y avait deux escaliers menant au rez-de-chaussée - l'un à gauche de la cellule, l'autre à droite.

- C'est étrange, murmurai-je en fronçant les sourcils. Je ne me souvenais pas d'un deuxième escalier.

- Le... lequel est le bon ? bégaya Eddie.

J'hésitai.

- Je n'en suis pas sûre.

Je m'approchai de celui de droite. Les marches tournaient à un angle si brusque qu'on ne voyait pas grand-chose.

- Lequel ? répéta Eddie. Lequel ?

- Je crois que ça n'a pas d'importance. En fait, ils descendent tous les deux vers la sortie, pas vrai ?

Je lui fis signe de me suivre.

- Viens. À mon avis, c'est celui-là que nous avons pris pour monter.

Je mis le pied sur la première marche - et m'immobilisai aussitôt.

J'entendais des pas. Les pas pesants de quelqu'un qui grimpait vers nous.

- Qui est-ce ? chuchota Eddie en me prenant la main.
- Probablement M. Starkes qui vient nous chercher !
Il poussa un long soupir de soulagement.

- M . Starkes ? appelai-je. C'est vous ?

Silence, à l'exception du bruit des pas qui se rapprochaient peu à peu.

- M . Starkes ?

Une silhouette sombre émergea au tournant de l'escalier, m'arrachant un cri de stupeur. Ce n'était pas M. Starkes, mais le grand inconnu à la cape noire.

Il s'arrêta sur la dernière marche. Ses yeux étincelaient comme des charbons ardents sous son chapeau baissé.

- Est-ce que ce... cet escalier mène bien à la sortie ?
bégayai-je.

Pas de réponse.

Il ne bougeait pas. Impossible de distinguer ses traits noyés dans l'ombre. Je ne voyais que la lueur de son regard plongé dans le mien.

Je fis une nouvelle tentative :

-Heu... Nous avons perdu les autres. Ils doivent nous attendre. C'est bien par là qu'on descend ?

Il se taisait toujours, bloquant la sortie.

— Monsieur ? Mon frère et moi...

Il leva la main. Une large main gantée de velours noir.

- Vous allez venir avec moi maintenant, grogna-t-il.
Je le regardai sans comprendre.

- Vous allez m'accompagner, répéta-t-il. Je ne veux pas vous faire de mal, mais si vous essayez de NOUS sauver, je n'aurai pas le choix.

Eddie poussa un cri aigu quand l'homme s'avança vers nous.

C'est alors que je crus deviner de quoi il s'agissait.



-Vous êtes un des gardiens de la tour, c'est ça ?
demandai-je.

Il ignora ma question.

J'éclatai d'un petit rire nerveux.

-Vous... vous m'avez fait peur! Votre costume,
votre allure, tout ça... Vous travaillez ici, pas vrai ?
Nous sommes désolés de vous mettre en retard. Je
suppose que vous avez envie de fermer et de rentrer
chez vous.

L'homme s'avança encore.

— Vous savez pourquoi je suis ici, gronda-t-il.

- Non . Je n'en sais rien. Et...

Il m'interrompit en m'empoignant brutalement par
le bras.

- Hé ! Fichez-lui la paix ! cria Eddie.

Mais l'inconnu l'empoigna également.

Ses doigts gantés s'enfonçaient dans ma chair. Je
retins un gémissement de douleur.

Il nous repoussa contre le mur, et je vis enfin son

visage. Un visage dur, anguleux. Un long nez pointu, des lèvres minces, déformées par un rictus de colère. Et des petits yeux cruels à vous donner froid dans le dos.

- Lâchez-nous ! ordonna courageusement Eddie.

- Nous devons rejoindre notre groupe, ajoutai-je. Nous allons partir. Vous ne pouvez pas nous retenir ! Il n'écoutait pas.

- Ne bougez pas, marmonna-t-il. Restez où vous êtes. Ne tentez pas de vous échapper.

- Mais enfin, Monsieur ! Si nous avons fait quelque chose de mal...

Les mots s'éteignirent dans ma gorge.

L'homme plongeait la main dans les replis de sa cape noire. Il y fourragea un instant, puis en sortit quelque chose.

À première vue, cela ressemblait plus ou moins à des balles de ping-pong. Il y en avait trois. Toutefois, en les entendant cliqueter entre ses doigts, je m'aperçus qu'il s'agissait de petits galets blancs et lisses.

«Que va-t-il faire de ça ? me demandai-je. Est-ce que c'est un fou ? Un fou dangereux ?»

- Monsieur, insista Eddie, nous devons absolument nous en aller...

- Pas un geste ! s'écria l'inconnu. Et pas un mot ! C'est mon dernier avertissement !

Eddie se tut, effaré. Le dos au mur, je cherchai des yeux l'escalier le plus proche.

L'homme marmonnait entre ses dents tout en se concentrant sur ses pierres blanches, qu'il essayait

d'empiler l'une sur l'autre dans le creux de sa main. Il poussa un cri de colère quand l'une d'elles tomba par terre. Elle rebondit une fois et glissa sur la pierre usée.

«C'est le moment où jamais», pensai-je.

Je poussai Eddie vers l'escalier.

- Sauvons-nous, Eddie !



Mon frère n'eut pas besoin que je lui dise deux fois de détalé.

- Arrêtez-vous ! brailla l'homme tandis que nous nous élancions vers la sortie. Vous perdez votre temps ! Vous ne pouvez pas m'échapper !

Sa voix caverneuse nous poursuivait dans l'escalier. Nous dévalions les marches à une telle allure que la tête me tournait. Je faisais de mon mieux pour ne pas trébucher dans la pénombre, ne pas céder à la panique.

Mon appareil-photo tomba de ma poche et se fracassa à mes pieds. Je ne m'arrêtai pas pour le ramasser. Il était cassé, de toute façon.

- Continue, Eddie, continue ! haletai-je. Nous sommes presque à l'air libre !

Mais je pouvais me tromper. La descente semblait bien longue.

Il y eut un piétinement derrière nous, accompagné de cris de fureur qui résonnaient dans toute la tour.

L'inconnu était à nos trousses. Que voulait cet homme ? Qu'avions-nous fait pour provoquer sa colère ?

Ces questions sans réponse me traversaient l'esprit tandis que nous dégringolions dans l'escalier comme des fous.

Une grande porte grise surgit enfin devant nous. Eddie se cogna dedans, je m'arrêtai juste à temps.

- La sortie ! hoquetai-je. Nous sommes sauvés !

Les pas de l'homme se rapprochaient.

Eddie donna un coup d'épaule contre la porte, qui ne bougea pas. Il recommença, puis se tourna vers moi, les lèvres tremblantes.

- Elle est fermée à clé ! balbutia-t-il.

- Non ! hurlai-je.

Je l'aidai à pousser de toutes mes forces. Rien à faire !

Notre poursuivant nous avait presque rejoints. On l'entendait à présent grommeler des imprécations. Le piège se refermait sur nous.

Je réussis à articuler :

- Essayons encore une fois.

- On ne bouge plus ! ricana l'inconnu.

Sa voix toute proche nous fit tressaillir. Je me ruai sur la porte, avec l'énergie du désespoir.

Cette fois, elle s'entrouvrit légèrement en raclant la dalle de pierre.

Vif comme l'éclair, Eddie se faufila dans l'entrebâillement. Il ne me fallut qu'une fraction de seconde pour l'imiter.

Le souffle court, je refermai la porte derrière nous. Je mis en place la grosse barre de métal permettant de la verrouiller, et soupirai de soulagement. L'homme en noir ne pouvait plus nous atteindre. Il était enfermé dans la tour.

- C'est fini, Eddie ! m'écriai-je.

Mais en me retournant, je découvris avec un serrement de cœur que nous n'étions pas à l'air libre. Nous venions de pénétrer dans une immense salle obscure, un caveau au plafond voûté.

Du fond de ce caveau s'éleva un rire cruel - et une voix d'homme me fit comprendre que nos ennuis ne faisaient que commencer.



Le rire monta dans la pénombre et la voix déclara :

- Vous avez pénétré dans le donjon du roi. Abandonnez tout espoir d'en ressortir.

- Qui... qui êtes-vous ? m'écriai-je.

En guise de réponse, le rire éclata de nouveau.

Un faisceau de lumière verdâtre émanait du plafond au-dessus de nos têtes. Serrée contre Eddie, je scrutai les ténèbres environnantes, cherchant vainement une issue.

- Sue, regarde ! chuchota-t-il.

Il me montrait quelque chose du doigt. Contre un mur, au fond de la salle, je distinguai des cages de fer. Nous nous en approchâmes d'un pas hésitant.

Une main décharnée se tendit vers nous entre les barreaux d'une cage.

- Seigneur..., balbutiai-je en reculant d'effroi.

Au même instant, une série de coups violents nous fit sursauter.

- Vous ne m'échapperez pas ! vociférait l'homme en

noir de l'autre côté de la porte.

Eddie m'étreignit fébrilement le bras.

Le verrou tiendrait-il longtemps ?

Devant nous, deux mains émergèrent, suppliantes, entre les barreaux d'une deuxième cage de fer.

- Je ne peux pas le croire ! s'étrangla Eddie. Il n'y a plus de donjons, de nos jours !

- Il faut trouver une autre porte, murmurai-je.

M'efforçant de percer l'obscurité, je repérai au loin un mince rai de lumière. J'entraînai Eddie dans cette direction - et trébuchai sur quelque chose.

C'était le corps d'un vieil homme allongé par terre, enchaîné au sol.

J'atterris sur sa poitrine avec un choc sourd. Les chaînes dans lesquelles je m'étais pris le pied s'entrechoquèrent en grinçant.

Le vieil homme ne bougea pas.

Je me relevai péniblement et le regardai. Il s'agissait d'un mannequin.

- Eddie ! Tout ça n'est qu'une mise en scène !

- Hein ?

Il me dévisageait, partagé entre la frayeur et l'étonnement.

- Une mise en scène ! répétais-je. Les cages de fer, les mains qui se tendent, c'est du spectacle pour les touristes, tu comprends ? Ça n'a rien de réel.

Eddie ouvrit la bouche pour répondre, mais le rire cruel l'interrompit.

- Vous avez pénétré dans le donjon du roi, ânonna la voix. Abandonnez tout espoir d'en ressortir.

Et le rire fusa de nouveau.

Une bande magnétique ! Un simple enregistrement.

Un long soupir s'échappa de ma poitrine. Mon cœur battait encore à coups redoublés, mais la certitude que nous n'étions pas enfermés dans un vrai donjon me rassurait quelque peu.

- Tout ira bien, dis-je à Eddie. On va s'en sortir.

C'est alors que la porte céda avec un craquement assourdissant. Et le grand homme à la cape noire bondit vers nous, un éclair de triomphe dans les yeux.



Nous étions restés figés sur place.

L'homme s'immobilisa aussi. On n'entendait que le bruit rauque de sa respiration.

- Vous ne pouvez pas vous enfuir, grogna-t-il une fois de plus. Vous ne quitterez pas le château !

- Fichez-nous la paix ! lui lança Eddie.

- Que voulez-vous ? intervins-je. Pourquoi nous pourchasser ainsi ?

- Vous le savez très bien ! répondit l'inconnu, les poings sur les hanches.

Il fit un pas en avant et ajouta :

- Êtes-vous prêts à me suivre, maintenant ?

Au lieu de répondre, je me penchai vers Eddie et chuchotai :

- Prépare-toi à courir.

L'homme plongea de nouveau la main dans les replis de sa cape et en ressortit les trois mystérieuses pierres blanches.

Eddie et moi n'avions pas besoin d'un signal. Sans

échanger un mot, sans même nous regarder, nous détalâmes comme des dératés. L'homme poussa un cri de rage et s'élança derrière nous.

La vaste salle souterraine semblait s'étendre à l'infini, elle occupait probablement tout le sous-sol du château.

La peur freinait ma course. Mes jambes étaient en plomb. J'avais l'impression de me mouvoir au ralenti, comme dans un mauvais rêve.

« Il va nous rattraper, pensai-je. Ce n'est qu'une affaire de secondes. »

Tout à coup j'entendis l'homme en noir brailler de stupeur et jetai un coup d'oeil par-dessus mon épaule. Tout comme moi un peu plus tôt, il venait de trébucher sur le mannequin enchaîné au sol. Il s'affala lourdement.

Tandis qu'il se remettait debout tant bien que mal et se dépêtrait de la chaîne, je cherchai des yeux une porte, un passage, une quelconque issue.

-Comment... comment va-t-on sortir d'ici, Sue ? cria Eddie. Nous sommes prisonniers !

- Pas encore !

Je repérai contre le mur un établi jonché d'outils. Je n'en vis aucun qui pouvait me servir d'arme, mais empoignai à tout hasard une torche électrique.

J'appuyai fébrilement sur le bouton. Était-elle en état de marche ?

Oui ! Un faisceau de lumière blanche éclaira le sol. Je promenai la lampe le long du mur.

-Eddie ! Regarde !

Une ouverture basse et obscure. Une galerie ?

Sans plus attendre, nous plongeâmes tous les deux dans ce tunnel.

Je me mis à courir, la lampe braquée devant moi, Eddie sur mes talons. La voûte de la galerie nous permettait tout juste de nous tenir debout.

Au bout d'un moment, le sol amorça une descente et la galerie obliqua sur la droite. L'air devint plus frais. J'entendis un ruissellement d'eau tout proche.

- C'est un égout, dis-je à Eddie. Ça signifie que ce tunnel doit déboucher quelque part au-dehors.

- Espérons-le ! me répondit-il, hors d'haleine.

Nous continuâmes de suivre la courbe de la galerie, le halo de la lampe bondissant à chacun de nos pas. Une série d'échelons de métal suspendus au plafond voûté nous obligèrent à baisser la tête. Nous patauguions à présent dans des flaques d'eau sale.

Le bruit d'une course précipitée nous arracha un cri d'effroi. Des pas pesants dont l'impact faisait trembler la terre battue. Et qui se rapprochaient à chaque seconde.

Je regardai derrière moi. L'homme en noir était encore caché par la courbe du tunnel.

« Cela ne finira donc jamais ? me dis-je. Il va nous coincer dans ce souterrain. Et ensuite, que nous ferait-il ? Pourquoi nous a-t-il dit que nous savions ce qu'il voulait ? Comment pourrions-nous le savoir ? »

Je trébuchai. La lampe me tomba des mains et roula par terre, éclairant le tunnel en direction de notre poursuivant.

Je le vis arriver sur nous, tête baissée. Un gémissement sortit de mes lèvres.

-Non...

L'homme se jeta sur mon frère au moment où je me penchai pour ramasser la lampe. Il le captura et l'enveloppa dans sa cape noire.

- Viens, croassa-t-il. Je te l'ai répété cent fois, tu ne peux pas m'échapper.



J'esquivai la main tendue de l'homme en noir et reculai en étreignant ma lampe. L'idée m'effleura de la lui braquer dans les yeux pour l'éblouir ou de lui en donner un bon coup sur la tête. Mais je n'en eus pas le temps.

Un bruit m'obligea à me retourner. Et ce que je vis quand le halo de lumière alla se perdre au fond du tunnel me paralysa de terreur.

Des rats ! Des centaines de rats.

Ils fonçaient sur nous en se bousculant sur la terre battue. Leurs yeux rougeoyaient dans les ténèbres, leurs babines retroussées découvraient leurs dents pointues. Ils poussaient des petits cris aigus qui se répercutaient le long du tunnel. Ce bruit horrible me noua la gorge.

L'homme en noir les vit aussi. Il bondit de surprise. Eddie en profita pour se dégager de son étreinte et accourut vers moi. Puis il s'immobilisa, bouche bée, les yeux fixés sur les rats.

- Saute, Eddie, saute ! criai-je. Attrape un barreau ! Mon frère ne bougea pas. Il ne quittait pas des yeux la marée grouillante des rats qui déferlait dans notre direction.

- Saute, Eddie ! Fais comme moi !

Laissant tomber la lampe, je levai les deux bras et sautai en l'air. J'agrippai un des échelons de métal encastrés sous la voûte du plafond.

Eddie comprit et m'imita.

J'effectuai une traction et soulevai mes jambes aussi haut que je le pus.

Les rats chargèrent sous mes pieds levés. Leur odeur nauséabonde assaillit mes narines et me fit suffoquer. J'entendais leurs pattes griffer le sol. J'entendais le bruissement de leurs longues queues glissant derrière eux comme des serpents. Je les sentais qui s'efforçaient d'atteindre mes chaussures, me griffaient les mollets.

L'homme en noir tourna les talons et rebroussa chemin à toute allure. Il courait en trébuchant dans la pénombre essayant d'échapper à la vague mouvante des rats. Sa cape fouettait l'air derrière lui.

La fuite de l'inconnu résonnait sourdement dans le tunnel. Des rats bondissaient sur sa cape, s'y accrochaient en criant d'excitation.

Au bout de quelques secondes, il disparut derrière la courbe de la paroi. Les rats suivaient dans son sillage. Quand ils disparurent à leur tour, tous les sons se mêlèrent en une sorte de rugissement continu qui décrut peu à peu. Puis il y eut un hurlement de terreur.

Je commençais à avoir mal aux bras, mais ne lâchai pas la barre pour autant. Mieux valait être certaine qu'il ne restait plus de rats dans les parages.

Le rugissement s'estompa au loin. Je n'entendais plus que la respiration saccadée d'Eddie. Il poussa un petit grognement et se laissa tomber au sol.

J'en fis autant et attendis un moment que les battements de mon cœur reprennent leur rythme normal.

- Ouf! murmura Eddie. On l'a échappé belle !

Je frissonnai. Je savais que des centaines de petits yeux rouges et de dents pointues reviendraient me hanter dans mes pires cauchemars.

- Sortons de cet endroit sinistre ! m'écriai-je. Je parie que M. Starkes nous cherche partout.

Eddie ramassa la lampe et me la tendit.

- Il me tarde de retourner dans l'autocar, dit-il. Je veux m'éloigner à tout jamais de cette affreuse tour. Je ne peux pas croire que nous avons été pourchassés par un fou dans un égout. Ces choses-là n'arrivent jamais, Sue.

- C'est inouï, en effet, répondis-je en secouant la tête. Pourtant, nous n'avons pas rêvé.

Une pensée me vint tout à coup :

- La conférence des parents est probablement terminée. Ils doivent s'inquiéter.

- Pas autant que moi ! s'exclama Eddie.

- Alors, allons-y.

Dirigeant la lampe devant moi, je repris la marche d'un pas décidé. Après une légère remontée, le tunnel virait sur la gauche.

Nous pataugions toujours dans l'eau.

Je marmonnai :

— Ce maudit égout finit bien quelque part !

Une espèce de chuintement proche m'arracha un cri.

Des rats, encore ?

Je m'arrêtai pour tendre l'oreille, et je découvris qu'il s'agissait d'un tout autre bruit - celui du vent s'engouffrant dans le tunnel.

Cela signifiait que nous étions près de la sortie !

- Ça y est, Eddie !

Je me mis à courir en soulevant des éclaboussures. Le tunnel tournait une dernière fois, puis se terminait brusquement.

Une échelle de métal montait tout droit vers un orifice circulaire au-dessus de nos têtes. Et à travers cet orifice, on apercevait le ciel nocturne.

Eddie poussa des cris de joie et grimpa prestement les échelons. Je me hissai dehors juste derrière lui. Il faisait froid, mais cela ne nous gêna guère. L'air de la nuit avait un doux parfum de liberté. Nous étions enfin hors de cet égout. Hors de la Tour de la Terreur. Loin de cet affreux homme en noir.

Je regardai autour de moi pour situer l'endroit où nous nous trouvions. La tour dressait sa silhouette sombre et menaçante derrière nous. On n'y voyait aucune lumière. Le poste de garde était également éteint. Il n'y avait pas âme qui vive dans le secteur. Je repérai ensuite l'épais mur d'enceinte qui séparait la tour du reste du monde, et le sentier semé d'herbes folles menant à la sortie.

Eddie me devançait déjà à petites foulées. Je le suivis sans un regard en arrière. Bientôt, nous étions dans la ruelle au bout de laquelle l'autocar nous avait déposés quelques heures plus tôt. Un pâle rayon de lune apparut entre les nuages, projetant sur les pavés une lueur chatoyante.

Tout ce qui venait de nous arriver me semblait irréel. Une joie soudaine me soulevait. Je pensai : « Nous voilà de retour à notre époque. De retour vers la sécurité. »

Mais ma joie s'évanouit quand je débouchai dans le parking où s'était garé l'autocar. Il était vide.

Je scrutai en vain les ténèbres environnantes.

- Ils nous ont abandonnés, soupira Eddie. Comment va-t-on retourner à l'hôtel ?

J'ouvrais la bouche pour lui répondre quand un grand vieillard aux cheveux blancs accourut vers nous en boitillant. Il nous montrait du doigt et criait :

- Vous, là-bas ! Hé, vous, là-bas !

Je fus aussitôt sur mes gardes.

« Oh non, me dis-je. Que nous veut-on encore ? »

- Vous, là-bas ! Hé, vous !

L'homme était tout maigre, enveloppé dans un pardessus qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Ses cheveux s'échappaient en désordre d'une petite casquette grise. Il se déplaçait vite, en dépit de sa démarche boiteuse qui le faisait basculer sur le côté à chaque pas.

Il s'arrêta devant nous et reprit peu à peu son souffle. Ses petits yeux reflétaient le clair de lune.

- C'est vous que le chauffeur de l'autocar cherchait tout à l'heure ? haleta-t-il enfin.

Je hochai la tête.

- Je suis le gardien de nuit du château. Après la fermeture, il ne reste plus que moi.

- Et, heu... où est l'autocar ? demanda Eddie.

- Parti depuis longtemps, répondit le vieil homme. Le guide a dit qu'il ne pouvait plus vous attendre. Que s'est-il passé ? Vous vous êtes perdus, là-dedans ?

De la main, il nous montrait la tour.

- Un homme nous a couru après, déclarai-je. Il prétendait que nous devions le suivre. Il nous a fait très peur et...

- Un homme ? Quel homme ?

Le gardien me dévisagea d'un air soupçonneux.

- L'homme en noir ! intervint Eddie. Il porte une cape noire et un grand chapeau. Il nous a poursuivis. Dans la tour.

- Il n'y a personne dans la tour, affirma le gardien de nuit. Je vous l'ai dit. Je suis le seul qui reste après la fermeture.

- Mais il était là ! m'écriai-je. Il nous voulait du mal ! Nous nous sommes enfuis à travers l'égout, et les rats...

- À travers l'égout ? Impossible. Les souterrains du château sont interdits aux touristes. Ils ne peuvent y accéder. Nous avons un règlement très strict à ce sujet.

Il secoua la tête et conclut :

- J'ignore quelle bêtise vous avez dû commettre, les enfants, mais votre histoire d'homme en noir est à dormir debout. Tâchez de trouver mieux la prochaine fois.

Eddie me regarda. Nous savions tous les deux qu'il était inutile d'insister. Cet homme ne nous croirait jamais.

- Comment allons-nous retourner à notre hôtel ? murmura mon frère. Nos parents doivent être morts d'inquiétude.

Je parcourus des yeux la rue déserte qui longeait le parking. Pas la moindre voiture en vue.

- Vous avez de l'argent ? nous demanda le gardien. Il y a une cabine téléphonique pas loin d'ici. Je peux vous appeler un taxi.

Je plongeai la main dans la poche de mon jean, et mes doigts rencontrèrent les lourdes pièces de monnaie que mes parents m'avaient remises avant notre départ pour la visite guidée. Je poussai un soupir de soulagement.

- Oui, oui, répondis-je. Nous avons ce qu'il faut.

- D'ici, cela vous coûtera au moins quinze ou vingt livres ! avertit le gardien. C'est un long trajet.

- Aucune importance. Mes parents nous ont donné de l'argent. Et s'il n'y en a pas assez, ils descendront payer le chauffeur eux-mêmes.

Le vieil homme se tourna vers Eddie.

- Tu as l'air épuisé, mon garçon. Tu as vraiment eu peur, dans cette tour ?

Eddie déglutit.

- Je n'ai plus envie d'en parler, balbutia-t-il. Tout ce que je veux, c'est rentrer à l'hôtel.

Le gardien de nuit hocha la tête. Puis il nous conduisit de son pas saccadé vers la cabine téléphonique.

Un taxi noir arriva dix minutes plus tard. Le chauffeur était un jeune homme aux longs cheveux blonds et bouclés.

- Quel hôtel ? demanda-t-il en penchant la tête à travers la portière.

- « Le Barclay », dis-je.

Eddie s'installa à mes côtés sur la banquette arrière. Il faisait chaud dans le taxi et, la lassitude aidant, notre siège me sembla merveilleusement confortable. En m'éloignant, j'espérais ne jamais revoir la Tour de la Terreur.

Nous roulions sans heurt dans les rues sombres. Le compteur cliquetait gentiment. Notre chauffeur fredonnait un air.

Je fermai les yeux et me renversai contre le dossier de cuir. J'essayais de ne pas penser à l'homme effrayant qui nous avait poursuivis sans raison, mais je ne parvenais pas à le chasser de mon esprit.

Nous nous retrouvâmes bientôt dans le centre de Londres. Des voitures, des bus rouges, des taxis parcouraient les rues. Les néons des théâtres et des grands restaurants étincelaient dans la nuit.

Le taxi ralentit devant « le Barclay » et se rangea contre le trottoir. Le chauffeur se tourna vers moi.

- Cela fera seize livres et soixante pence.

Eddie se redressa, tout ensommeillé. Il cligna des yeux, surpris de constater que nous étions arrivés à destination.

Je sortis les lourdes pièces de ma poche et les tendis au chauffeur.

- Je ne sais pas ce que ça vaut, avouai-je. Pouvez-vous prendre ce qui vous revient et me rendre la monnaie ?

Le chauffeur regarda les pièces dans ma main, puis leva les yeux sur moi.

- C'est quoi, ça ? demanda-t-il froidement.

- De l'argent, répondis-je, déconcertée.

Il continuait de me dévisager.

- De l'argent factice, oui ! Le genre d'imitation qu'on utilise au théâtre. Et vous comptez me payer avec ces fausses pièces ?

Ma main se mit à trembler.

- Je... je ne comprends pas, bégayai-je.

- M o i non plus, rétorqua le chauffeur d'un ton sec.
Mais ces pièces ne valent rien, Mademoiselle.

Une expression coléreuse déforma ses traits.

- Est-ce que vous allez me régler ma course, ou est-ce que vous cherchez des ennuis ? Je veux mon argent - tout de suite !

Je tentai d'examiner les pièces dans l'obscurité du taxi. Elles étaient larges et pesantes, et à première vue coulées dans de l'or et de l'argent. Il faisait trop sombre pour déchiffrer leurs inscriptions.

- Mais pourquoi mes parents m'auraient-ils donné de l'argent de théâtre ? demandai-je au chauffeur.

Il haussa les épaules :

- Je ne connais pas vos parents.

- De toute façon, ils vous paieront vos seize livres, dis-je en remettant les pièces dans ma poche.

- Seize livres soixante - plus le pourboire, rectifia le chauffeur. Où sont-ils vos parents ? Dans l'hôtel ?

Je hochai la tête :

- Oui. Ils devaient prendre part à une conférence, mais je pense qu'ils sont dans leur chambre maintenant. Je vais leur demander de descendre régler votre course.

- En vrais billets, s'il vous plaît, insista-t-il. Et s'ils ne sont pas là dans cinq minutes, je monte vous chercher.

- Ils arrivent tout de suite, je vous le promets.
J'ouvris la portière et m'extirpai du taxi. Eddie me suivit sur le trottoir.

- Drôle d'histoire, marmonna-t-il.

Un chasseur en uniforme rouge nous salua poliment tandis que nous pénétrions dans l'immense hall de l'hôtel, illuminé par des lustres de cristal. La plupart des gens qui s'y trouvaient semblaient se diriger vers la sortie - sans doute pour aller dîner dehors.

Une fois dans l'ascenseur, j'appuyai sur le bouton du sixième étage.

- Qu'est-ce qui n'allait pas, avec cet argent ? demanda Eddie.

- Je n'en sais rien. Papa a dû se tromper.

Les portes coulissèrent et je me précipitai dans le couloir, Eddie à mes côtés. La moquette étouffait le bruit de nos pas.

- Nous y voilà !

Eddie courut à la porte marquée 626 et frappa.

- Papa ! Maman ! C'est nous !

- Ouvrez ! criai-je avec impatience.

Pas de réponse. Eddie frappa un peu plus fort.

- Hé ! Vous êtes là ? Dépêchez-vous !

Je plaquai mon oreille contre la porte. Silence. Aucune voix. Aucun bruit de pas.

Eddie se tourna vers moi.

- Ils doivent pourtant en avoir fini avec la conférence !

Puis ses épaules s'affaissèrent et il soupira, déçu :

- Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

- Vous avez un problème ? entendis-je tout à coup. Me retournant, je vis qu'une femme de chambre nous regardait avec curiosité. Vêtue d'un élégant uniforme gris, une coiffe blanche posée sur ses courts cheveux noirs, elle poussait un petit chariot où s'entassaient des piles de serviettes. Elle s'arrêta à notre hauteur.

- Nos parents sont à une conférence, expliquai-je. Et nous n'avons pas la clé de la chambre.

Elle nous examina un instant. Puis elle saisit un gros trousseau de clés et se mit à fourrager dedans.

- En principe, je n'ai pas le droit de faire ça, dit-elle. Mais vous n'avez pas l'air d'être des cambrioleurs. Elle nous ouvrit la porte. Je la remerciai avec effusion, affirmant qu'elle nous sauvait la vie. Elle nous adressa un sourire charmant et s'éloigna, poussant son chariot.

La chambre était plongée dans le noir. J'allumai la lumière.

- Ils ne sont pas là, murmurai-je.

- Ils nous ont probablement laissé un mot, suggéra Eddie. Peut-être qu'ils ont été obligés de sortir avec des collègues. Ou peut-être qu'ils sont au restaurant de l'hôtel, en train de nous attendre.

La chambre était en réalité une suite comprenant un salon et deux chambres à coucher.

Allumant plusieurs lampes au passage, je me dirigeai vers le bureau du salon, sur lequel se trouvait un bloc de papier à lettres à l'en-tête de l'hôtel. Mais le bloc était intact. Pas de message.

Pas de message non plus sur la table basse devant le canapé.

- De plus en plus bizarre, observa Eddie.

Je pénétrai dans la chambre à coucher des parents. Le lit avait été fait. Le couvre-lit ne présentait pas le plus petit faux pli. Aucun objet sur la commode. Pas d'écharpes ou de gants négligemment jetés sur une chaise. Pas de chaussures sur le sol. Pas de cartables. Rien ne laissait supposer que cette chambre était occupée.

Eddie, qui m'avait suivie dans la pièce, se dirigea vers la penderie et l'ouvrit en grand.

- Sue ! s'exclama-t-il. Regarde ! Plus de vêtements ! Ceux de papa... de maman... les nôtres... tout a disparu !

La panique me noua l'estomac.

- Ils ne peuvent pas être partis comme ça ! m'écriai-je.

J'allai vérifier moi-même le contenu de la penderie, mais je savais déjà que je n'y trouverais rien.

- Tu es sûre que c'est la bonne chambre ? demanda Eddie.

Il ouvrit le tiroir supérieur de la commode. Vide.

- Naturellement ! répliquai-je avec irritation.

Mon frère ouvrit les autres tiroirs de la commode. Ils étaient tous vides. Je parcourus chaque centimètre carré de la pièce sans repérer le moindre signe de la présence des parents.

- Il vaut mieux retourner à la réception, suggérai-je après avoir réfléchi un moment. Nous demanderons où se déroule cette conférence, et nous irons parler à papa et maman.

- À mon avis, ils n'y sont plus, murmura Eddie. Et d'ailleurs, pourquoi auraient-ils emporté tous nos vêtements à une conférence ? Ça n'a pas de sens.

- Je suis certaine qu'il y a une explication. Allez, viens. Descendons.

L'ascenseur nous déposa dans le hall de l'hôtel. Devant le bureau de la réception, il y avait un attrouplement. Une grosse femme boudinée dans un tailleur vert épinard voulait changer de chambre.

- On m'avait promis une vue sur la Tamise, hurlait-elle à un employé rouge d'émotion derrière son comptoir. Et c'est ce que je veux !

- Mais, Madame, répondit-il doucement, notre hôtel n'est pas situé près de la Tamise. Nous regrettons de ne pas pouvoir vous donner satisfaction.

- C'est pourtant écrit là-dessus !

Elle brandit un prospectus sous le nez de l'employé. La discussion parut s'éterniser, et je cessai bientôt de m'y intéresser. Je pensais à mes parents et à leur mystérieuse disparition.

Je réussis à m'approcher du comptoir dix bonnes minutes plus tard. Eddie se tenait près de moi. L'employé rangea quelques papiers dans un classeur, puis se tourna vers nous, un sourire mécanique aux lèvres.

- Que puis-je pour vous ?

- Nous essayons de joindre nos parents, dis-je en m'accoudant au comptoir. Je crois qu'ils assistent à la conférence. Savez-vous où elle a lieu ?

Il me dévisagea un long moment, l'air perplexe, comme s'il ne comprenait pas.

- Quelle conférence ? demanda-t-il enfin.

- Heu... la grande conférence, répondis-je d'une

voix hésitante. Vous savez, celle à laquelle participent des gens venus du monde entier.

- Hmmmmm...

- Une conférence très importante, intervint Eddie. L'employé fronça les sourcils.

- Là, nous avons un léger problème. Il n'y a pas de conférence à l'hôtel cette semaine.

Je le regardai, bouche ouverte.

- Pas de conférence ? répéta Eddie, devenu blême. L'employé secoua la tête.

- Non.

Une jeune femme l'appela du bureau de la réception. Il me fit signe de patienter, puis alla voir ce qu'elle voulait.

- Tu es sûre que c'est le bon hôtel ? me chuchota Eddie, les traits tirés par l'inquiétude.

- Mais oui ! répondis-je d'un ton sec. Arrête de me poser toutes ces questions ! Tu es sûre que c'est la bonne chambre ? Tu es sûre que c'est le bon hôtel ? Tu me prends pour une idiote, ou quoi ?

- Excuse-moi, Sue, balbutia-t-il. C'est que j'ai l'impression de perdre les pédales.

Juste à ce moment, l'employé revint vers nous.

- Puis-je connaître votre numéro de chambre ? demanda-t-il.

- Six cent vingt-six, dis-je.

Il pianota sur son ordinateur et nous annonça :

- Désolé. Cette chambre n'est pas occupée.

- Quoi ? m'exclamai-je.

L'employé me regarda avec insistance.

- Il n'y a personne dans la chambre 626.

- Mais c'est faux ! s'écria Eddie. Il y a nous !

L'employé eut un sourire contraint. Il leva les mains comme pour dire : « ne nous énervons pas » et reprit :

- Rassurez-vous, nous allons retrouver vos parents. Comment vous appelez-vous ?

J'ouvris la bouche pour répondre - et aucun nom ne me vint à l'esprit. J'interrogeai mon frère du regard. Il réfléchissait, le front plissé par la concentration.

- Quel est votre nom, les enfants ? répéta l'employé de la réception. Si vos parents sont dans cet hôtel, je suis certain de retrouver leur trace. Mais pour ça, j'ai besoin de connaître votre nom de famille.

Je me contentai de le regarder d'un air ahuri.

J'éprouvais une sensation étrange, une espèce de picotement qui partait de ma nuque et descendait dans tout le corps. Je ne respirais plus, mon cœur avait cessé de battre.

Mon nom. Mon nom. Impossible de m'en souvenir ! Les larmes me montèrent aux yeux.

« Je m'appelle Sue, me dis-je. Sue... Sue comment ? »

Tremblante, les joues mouillées de larmes, je saisis Eddie par les épaules.

- Eddie, demandai-je, quel est notre nom ?

- Je... je ne sais pas ! répondit-il dans un sanglot.

Je ramenai mon frère contre moi et le serrai dans mes bras.

- Oh, Eddie ! Que nous arrive-t-il ? Mais que nous arrive-t-il ?

- Tâchons de garder notre calme, dis-je à mon frère. Je suis certaine qu'en contrôlant notre respiration et en essayant de nous détendre, nous parviendrons à nous rappeler.

- Tu as raison, répondit Eddie sans conviction. Il regardait droit devant lui et serrait les dents pour ne pas pleurer.

Cela se passait quelques minutes plus tard.

L'employé de la réception nous avait suggéré d'aller boire quelque chose de chaud au restaurant de l'hôtel pendant qu'il s'efforçait de localiser nos parents. Cette suggestion nous convenait parfaitement. Nous avions bien besoin d'un remontant !

Nous étions assis à une petite table au fond du restaurant. J'osais à peine promener les yeux autour de moi, impressionnée par l'élégance des dîneurs et l'atmosphère feutrée du décor. Des chandeliers caressaient d'une lueur discrète les nappes blanches

et les couverts d'argent. Dans une petite loggia surplombant la salle, un orchestre à cordes jouait de la musique de chambre.

Eddie pianotait nerveusement sur la nappe. Je n'arrêtais pas de tripoter ma serviette. Autour de nous, des gens heureux savouraient leur dîner en bavardant paisiblement.

Eddie se pencha par-dessus la table et me chuchota :

- Si on prend quelque chose, comment va-t-on le payer ? Notre argent ne vaut rien.

- On le fera inscrire sur la note, suggérai-je. Quand nous saurons dans quelle chambre nous sommes vraiment.

Eddie hocha la tête et se renversa contre le haut dossier de sa chaise.

Un serveur en smoking s'approcha et nous sourit.

- Bienvenue au «Barclay», dit-il. Et que puis-je vous servir, ce soir ?

- Du thé, s'il vous plaît, répondis-je.

- Seulement du thé ? protesta Eddie. Je meurs de faim !

Le serveur gloussa.

- Notre thé peut s'accompagner de sandwiches, de scones, de croissants et de tout un assortiment de pâtisseries.

- Oh, parfait, dis-je. Nous voulons tout ça.

Il s'inclina légèrement, tourna les talons et se dirigea vers les cuisines.

- Au moins, nous aurons mangé, murmurai-je.

Eddie ne parut pas m'entendre. Il ne cessait de regar-

der la porte d'entrée du restaurant, s'attendant à voir surgir papa et maman à tout instant.

- Comment se fait-il qu'on ait oublié notre nom ? demanda-t-il soudain.

- Je ne sais pas, avouai-je.

Chaque fois que j'essayais d'y penser, je ressentais comme un étourdissement. Ça devait être la faim. Mon nom me reviendrait sûrement dès que j'aurais avalé quelque chose.

Le serveur nous apporta un plateau de minuscules sandwichs. Il y en avait aux crudités, au thon et au jambon. Dès qu'il les posa sur la table, nous nous jetâmes dessus.

J'en étais à ma deuxième tasse de thé quand je vis arriver le plateau suivant, chargé de scones et de croissants. Généreusement tartinés de beurre et de confiture, ils subirent le même sort que les sandwichs.

- Si nous disions à l'employé de la réception à quoi ressemblent papa et maman, cela l'aiderait peut-être à les retrouver, proposa Eddie.

Il rafla le dernier croissant avant moi.

- Bonne idée, approuvai-je.

Puis j'étouffai un petit cri. L'étourdissement me reprenait.

-Eddie, balbutiai-je, j'ai oublié à quoi ressemblent papa et maman !

Il laissa retomber le croissant sur la nappe.

- Moi aussi, murmura-t-il en baissant la tête.

Je fermai les yeux.

- Attends ! Essayons de les imaginer. Écarte toutes tes autres pense

- Je-je ne peux pas ! bégaya-t-il.

Je déclarai forfait moi aussi. Aucune image de mes parents ne me venait. Je rouvris les yeux, la gorge serrée.

Ma mère était-elle brune ? Blonde ? Rousse ? Était-elle grande ? Petite ? Mince ? Grosse ? Impossible de m'en souvenir.

- O où habitons-nous ? gémit Eddie. Dans une maison ? Un appartement ? Je ne le sais même plus, Sue ! Sa voix se brisa. Il avait du mal à retenir ses larmes. Que lui répondre pour le rassurer ? Tout se bousculait dans ma tête.

Je finis par déclarer :

- Nous avons momentanément perdu la mémoire. Du moins en partie. Ça n'est pas bien grave, Eddie.

- Mais comment cela a-t-il pu nous arriver à tous les deux en même temps ? s'étonna-t-il.

Je cherchai en vain une explication.

- En tout cas, nous nous rappelons certaines choses, dis-je en m'efforçant de ne pas céder au désespoir. Eddie hocha la tête.

- Oui, nos prénoms, par exemple. Et quoi d'autre ?

— Notre numéro de chambre. Six cent vingt-six.

- Mais le type de la réception affirme que ce n'est pas notre chambre !

— Et nous nous rappelons pourquoi nous sommes à Londres, continuai-je. Parce que maman et papa devaient assister à cette conférence importante.

- Mais il n'y a pas eu de conférence ! s'exclama Eddie. Nos souvenirs sont faux, Sue.

J'ignorai cette objection. Je voulais à tout prix me raccrocher aux choses que je n'avais pas oubliées, ne sachant que faire d'autre pour atténuer mon angoisse.

- Je me souviens très bien de notre visite guidée d'aujourd'hui, insistai-je. Je me souviens de tout ce que nous avons vu à Londres. Je me souviens de M. Starkes. Je me souviens de...

- Et hier ? m'interrompit Eddie. Qu'avons-nous fait hier, Sue ?

Je cessai de respirer. Hier ? Je ne me souvenais pas d'hier.

Ni d'avant-hier. Ni des jours précédents.

- Oh, Eddie, fis-je en portant mes mains à mes tempes. Quelque chose ne tourne pas rond, c'est évident.

Eddie ne m'écoutait pas. Ses yeux restaient rivés sur la porte d'entrée du restaurant.

Je suivis son regard - et je vis un jeune homme aux cheveux blonds franchir cette porte.

Le chauffeur de taxi.

Il m'était complètement sorti de l'esprit !

Je me levai d'un bond. Ma serviette dégringola sur ma chaussure, je l'écartai d'un coup de pied. Me penchant par-dessus la table, je saisis Eddie par le bras.

- Vite ! Fichons le camp d'ici.

Eddie parut hésiter. Le chauffeur de taxi s'était arrêté sur le seuil de la porte. Il parcourait chaque table des yeux.

- Dépêche-toi, chuchotai-je. Il ne nous a pas encore aperçus.

- Mais peut-être qu'on pourrait lui expliquer..., commença mon frère.

- Hein ? Lui expliquer quoi ? Qu'on ne peut pas le payer parce qu'on a perdu la mémoire et qu'on ne connaît même plus notre nom ? Tu t'imagines qu'il avalera ça ?

Eddie capitula aussitôt.

- D'accord, d'accord. Par où va-t-on sortir ?

L'entrée du restaurant restait bloquée par le chauff-

feur de taxi, mais je remarquai une porte vitrée au fond de la salle, juste derrière nous.

Les vitres étaient opaques et on ne voyait rien à travers. Un petit écriteau fixé sur la porte disait : ISSUE CONDAMNÉE.

Je ne tins pas compte de cet avertissement. Nous n'avions pas le choix. Il fallait quitter les lieux - et vite !

La porte s'ouvrit sans difficulté. Nous nous glissâmes de l'autre côté, et je la refermai.

- Je crois qu'il ne nous a pas repérés, chuchotai-je. Nous pouvons être tranquilles.

Un couloir obscur s'étendait devant nous. Il n'y avait pas de moquette sur le sol. Les murs étaient crasseux, couverts de taches de moisissure.

Je retins Eddie un instant et tendis l'oreille, guettant un bruit de pas. Le chauffeur nous avait-il vus filer ? Allait-il pousser la porte et se jeter sur nous ?

Non. Je n'entendais que le battement de mon cœur.

- Quelle horrible journée ! soupirai-je.

Elle allait se révéler plus horrible encore.

Une haute silhouette revêtue d'une cape noire surgit tout à coup dans l'ombre et une voix ricana :

- Vous pensiez donc m'avoir échappé ?

Nous étions acculés contre la porte vitrée.

Tandis que notre poursuivant s'avavançait vers nous à grands pas, je distinguai de nouveau ses traits dans la pénombre : le nez en bec d'aigle, les petits yeux froids, la bouche mince et son odieux rictus.

Il tendit la main vers Eddie, paume ouverte.

- Rends-les-moi, ordonna-t-il.

Eddie lui lança un regard abasourdi.

- Hein ? Que voulez-vous que je vous rende ?

- Rends-les-moi tout de suite ! tonna l'homme en noir. Cesse de jouer à ce petit jeu-là !

L'expression d'Eddie changea lentement.

- Si je vous les rends, vous nous laisserez partir ?

J'étais totalement dépassée. Rendre quoi ?

L'inconnu fit entendre un petit rire sec. Cela ressemblait plutôt à une quinte de toux.

- Tu oses me proposer un marché ? gloussa-t-il.

Je ne pus m'empêcher de crier :

- Eddie, pour l'amour du ciel, de quoi parlez-vous ?

Mais Eddie ne me répondit pas. Les yeux rivés sur le visage de l'homme en noir, il répéta :

- Si je vous les rends, vous nous laisserez partir ?
- Tu es en train de me mettre en colère, dit l'homme avec un froncement de sourcils. Tu ferais mieux d'obéir.

Sa voix me donna le frisson.

Eddie poussa un soupir et plongea la main dans la poche de son jean. À ma stupéfaction, il en sortit les trois petites pierres blanches.

Mon frère le pickpocket avait encore frappé !

- Eddie ! Quand as-tu pris ça ? demandai-je.

- Dans l'égout, expliqua Eddie. Au moment où il m'a enveloppé de sa cape.

- Mais pourquoi ?

Il haussa les épaules.

- Je n'en sais rien. Il avait l'air de trouver ces cailloux importants. Alors j'ai pensé...

- Ils sont importants ! interrompit l'homme en noir en lui arrachant les pierres des mains.

- Alors, vous nous laisserez partir maintenant ? lui lança Eddie.

- Oui, nous allons partir..., murmura distraitement l'homme en noir qui concentrait toute son attention sur les pierres.

- Ce n'est pas ce que j'ai dit ! protesta Eddie.

L'homme l'ignora. Il empila les pierres l'une sur l'autre dans le creux de sa main. Puis il se mit à chanter quelque chose dans une langue étrange que je ne comprenais pas.

Dès que les mots sortirent de sa bouche, le couloir bougea, devint flou. Le sol tangua sous mes pieds. L'homme en noir devint flou lui aussi. Sa silhouette ondulait devant mes yeux.

Une vive lumière m'aveugla.

Je ressentis une douleur aiguë dans la poitrine. comme un coup de poignard.

Et je m'évanouis.



Une lueur orange vacillait dans les ténèbres.
J'ouvris les yeux et me dressai sur mon séant.
L'homme en noir avait disparu.

Eddie, assis par terre à mes côtés, regardait autour de lui d'un air hébété.

-Eddie, tu... tu vas bien ? demandai-je d'une voix tremblante.

— Je... je crois, balbutia-t-il.

Nous étions dans un profond corridor éclairé par des torches. Je remarquai des portes voûtées le long des murs, et au-dessus de chaque porte, une torche plantée dans un support.

-Comment a-t-on atterri dans ce drôle d'endroit ? s'étonna mon frère. Où est passé l'homme à la cape noire ?

- Je n'en sais rien, répondis-je. Je suis aussi déconcertée que toi.

Je lui tendis la main pour l'aider à se lever et ajoutai :

— Je suppose que nous nous trouvons dans un sous-

sol de l'hôtel. Ils doivent vouloir lui conserver son style ancien. Tâchons de sortir d'ici.

Nous passâmes devant une porte après l'autre. On n'entendait que le bruit étouffé de nos pas. Il n'y avait personne. Toutes les portes étaient fermées.

La flamme orange des torches, le silence, les portes closes, tout cela dégageait une impression troublante.

- Je veux retourner dans le hall de l'hôtel, murmura Eddie. Peut-être que papa et maman sont rentrés, maintenant. Peut-être qu'ils nous attendent.

-Peut-être..., fis-je, sceptique.

Le corridor débouchait sur un autre, puis sur un autre et un autre encore ; il s'agissait en fait d'un véritable dédale de corridors. Tous étaient silencieux. Tous étaient éclairés par des torches.

-Il doit bien y avoir un ascenseur quelque part, marmonnai-je.

À un croisement, je faillis me heurter à un groupe de gens qui passaient par là, et cela m'arracha un cri de stupeur.

Je les regardai s'éloigner, bouche bée. Ils étaient vêtus de longues tuniques, avec une capuche rabattue sur le visage.

Ils se déplaçaient sans faire de bruit et ne nous prêtèrent pas la moindre attention.

-Heu... Pouvez-vous nous dire où est l'ascenseur ? leur cria Eddie.

Ils ne répondirent pas. Eddie leur courut après.

- S'il vous plaît ! Où est l'ascenseur ?

L'un d'eux se retourna et s'immobilisa tandis que les autres poursuivaient leur chemin.

Je rejoignis mon frère et observai le visage du personnage encapuchonné. C'était un vieillard tout ridé aux sourcils broussailleux, aux yeux sombres.

Il nous examina tour à tour. Une grande tristesse se peignit sur ses traits.

- Je sens le mal rôder autour de vous, chuchota-t-il d'une voix rauque.

- Quoi ? m'exclamai-je.

- Ne quittez pas l'abbaye, conseilla le vieil homme. Le démon vous poursuit.

- Quelle abbaye ? demandai-je. Que voulez-vous dire ?

Le vieillard resta muet. La lueur dansante des torches se reflétait dans son regard chagrin. Il secoua lentement la tête, puis tourna les talons et s'éloigna derrière ses compagnons, l'ourlet de sa tunique frôlant le sol nu.

-Qu'est-ce qu'il racontait? s'inquiéta Eddie après son départ. Il voulait nous faire peur, ou quoi ?

-C'était probablement une farce, répondis-je. Je parie que ces gens se rendent à une soirée costumée. Il fronça les sourcils.

- Non, Sue. Ils n'avaient pas l'air de s'amuser. Je soupirai.

-Trouvons vite cet ascenseur et retournons à la réception ! Je n'aime pas cette partie de l'hôtel. Elle me donne la chair de poule.

- Hé ! Ne renverse pas les rôles, ironisa Eddie. D'habitude, le trouillard, c'est moi.

Au fur et à mesure que nous explorions un corridor après l'autre, je me sentais de plus en plus perdue. Impossible de dénicher un ascenseur, un escalier, une quelconque issue.

- On va marcher comme ça jusqu'à la fin de nos jours ? se plaignit Eddie. Il doit bien y avoir une sortie quelque part !

-Faisons demi-tour, suggérai-je. Le chauffeur de taxi est sans doute parti maintenant. Retournons sur nos pas et sortons par le restaurant.

-Bonne idée.

Nous ne risquions pas de nous tromper. Il suffisait de revenir en arrière et de prendre chaque croisement à gauche, plutôt qu'à droite.

Nous marchions vite, sans échanger un mot.

En chemin, j'essayais de me rappeler mon nom. J'essayais de me rappeler le visage de mes parents, un détail de ma vie passée.

Perdre la mémoire, c'est terrifiant.

Parce que le problème est en vous. À l'intérieur de votre esprit. Vous ne pouvez pas l'ignorer, et vous ne pouvez pas le résoudre.

Vous vous sentez complètement impuissant.

- Oh, non ! s'exclama soudain Eddie.

Ce cri me fit émerger de mes pensées en sursautant. Nous venions d'atteindre le bout du dernier corridor. Le restaurant de l'hôtel aurait dû se trouver de l'autre côté de la porte vitrée.

Mais il n'y avait pas de porte vitrée.

Un mur solide se dressait à sa place.

- J'en ai assez ! gémit Eddie. Je veux sortir !
Il se mit à donner des coups de poing rageurs contre le mur. Je l'attirai en arrière.
- Arrête, Eddie. Nous avons dû nous tromper de croisement quelque part, c'est tout.
- Non ! Nous ne nous sommes pas trompés, et tu le sais bien !
- Alors, où est le restaurant ? Où est la porte vitrée ? Tu crois qu'il l'ont murée pendant qu'on regardait ailleurs ?
- Il allait me répondre quand un bruit de voix nous parvint. Me retournant, je repérai sur ma droite un passage étroit que je n'avais pas remarqué auparavant. Les voix semblaient provenir de là. Un brouhaha confus ponctué d'éclats de rire.
- Le restaurant ! dis-je. Tu vois ? Nous avons manqué un tournant. Nous serons hors d'ici dans quelques secondes.
- Le visage d'Eddie reprit des couleurs.

Le bruit s'intensifia quand nous pénétrâmes dans le passage. Au fond de celui-ci, une porte ouverte laissait échapper un flot de lumière.

En arrivant sur le seuil de la porte, je fus saisie de stupeur. Ce n'était pas le restaurant dans lequel nous avions pris le thé.

Je promenai un regard effaré dans la salle immense, éclairée elle aussi par des torches fichées le long des murs. Un grand feu où se consumaient des troncs d'arbres entiers crépitait dans une gigantesque cheminée. Des convives étrangement vêtus étaient assis sur des bancs de bois, autour de longues tables.

Devant la cheminée, un cerf rôtissait sur une broche. Les tables étaient jonchées de nourriture - viande, légumes et fruits de toutes sortes. Je ne vis ni assiettes ni couverts. Les gens se contentaient de tendre la main et de prendre ce qu'ils voulaient.

Ils mangeaient bruyamment, en parlant fort, et buvaient dans des coupes de métal. Ils les entrechoquaient en riant, ou en assénaient de grands coups sur la table, renversant du vin çà et là.

Des poules voletaient à travers la salle en caquetant, poursuivies par un gros chien jaune. Un bébé dormait sur les genoux d'une femme aux formes épa nouies qui tenait un os de gigot et en arrachait la viande à belles dents. Toutes les personnes présentes arboraient des tenues étonnantes : tuniques de toile écrue, justaucorps de cuir, collants noirs. Certains portaient des vêtements ornés de fourrure, en dépit de la chaleur qui émanait de la cheminée.

Nous n'osions pas nous avancer.

- Ça ne peut être qu'une fête costumée, chuchotai-je à Eddie. C'est ici que devait se rendre la procession que nous avons croisée tout à l'heure.

Des enfants en haillons jouaient sous les tables. Dans un coin, un homme revêtu d'une peau d'ours se tenait près d'un tonneau géant. Il en tirait à la demande une boisson brunâtre dont il remplissait les coupes en métal.

- Tu parles d'une fête costumée ! me souffla Eddie en retour. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Qui sont ces gens ?

Je haussai les épaules.

- Je n'en sais rien. J'ai même du mal à comprendre ce qu'ils disent. Et toi ?

Eddie secoua la tête.

- Ils ont un drôle d'accent.

- Mais l'un d'eux pourrait peut-être nous indiquer le chemin de la sortie, suggérai-je.

- Demandons toujours.

Je pénétrai timidement dans la salle, Eddie sur mes talons, et me dirigeai vers un homme qui faisait tourner le cerf sur sa broche. En chemin, je faillis trébucher sur un chien endormi. L'homme ne portait qu'un pantalon de toile grossière serré aux genoux. Sa poitrine nue ruisselait de sueur. La forte odeur de viande rôtie assaillit mes narines.

- Excusez-moi, Monsieur ! dis-je.

Il se retourna, et ses yeux jaillirent de leurs orbites.

-Excusez-moi, répétai-je devant son air ahuri.

Pouvez-vous nous dire comment sortir de l'hôtel ?
Il se contenta de me regarder, bouche bée. On aurait cru qu'il n'avait encore jamais vu une fille de douze ans en jean et en T-shirt.

Deux fillettes vêtues de longues tuniques grises s'approchèrent pour nous dévisager avec la même expression hébétée. Leurs cheveux blonds, hirsutes, retombaient en masse désordonnée sur leurs épaules. De toute évidence, elles ignoraient ce qu'était un peigne !

Je me rendis soudain compte qu'on n'entendait plus le moindre bruit. Même les poules avaient cessé de caqueter.

Comme si quelqu'un venait de tourner un bouton et de couper le son.

Mon cœur se mit à battre à coup précipités. Me retournant, je vis que tous les dîneurs avaient les yeux braqués sur nous. La stupéfaction se lisait sur leurs visages.

-D-désolée d'interrompre votre soirée..., balbutiai-je.

C'est alors que tout le monde se leva en même temps, m'arrachant un cri de frayeur. Un banc se renversa avec fracas. Des monceaux de nourriture tombèrent par terre.

Et un énorme individu à la face cramoisie nous montra du doigt en braillant :

- Ce sont E U X ! Ce sont E U X !

- Ils nous connaissent ? me chuchota Eddie.

Toute l'assistance continuait de nous fixer des yeux.

- Nous voulons seulement trouver la sortie, dis-je d'une voix tendue.

Personne ne répondit. Je fis une nouvelle tentative :

- Quelqu'un peut-il nous aider ?

Silence.

« Qui sont ces gens étranges ? me demandai-je. Pourquoi nous regardent-ils comme ça ? Pourquoi ne nous répondent-ils pas ? »

Ils se mirent soudain à bouger, à échanger des propos animés en gesticulant, et je reculai instinctivement.

- Nous ferions mieux de nous en aller, murmurai-je. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient. Mais je n'aimais pas l'expression de leurs visages. Et je n'aimais pas non plus la façon dont ils se déplaçaient le long du mur, comme pour nous encercler.

- Sauve qui peut, Eddie !

Des cris s'élevèrent tandis que nous nous élancions

vers la porte ouverte. Les chiens aboyèrent.

Ce vacarme nous poursuivit dans l'enchevêtrement de corridors où nous courions à perdre haleine. Je sentais encore la chaleur du feu sur mon visage, l'arôme puissant du cerf en train de rôtir.

Je ralentis un instant pour reprendre mon souffle, m'attendant à les voir surgir. Mais le corridor était vide et le bruit de leurs voix décroissait au loin. Je repris ma course et rattrapai Eddie.

L'éclat diffus des torches me donnait l'impression de flotter dans un brouillard orange.

Une porte apparut tout à coup devant nous. Une porte que nous n'avions encore jamais vue.

« Elle ne peut que mener au-dehors », me dis-je.

Eddie cria de joie. Je me précipitai, les bras en avant. Je poussai de toutes mes forces. La porte s'ouvrit si aisément que je faillis tomber.

Et je sortis sous le soleil.

À l'air libre, enfin ! Nous avions émergé du sombre labyrinthe des corridors de l'hôtel !

Il me fallut quelques secondes pour m'habituer à la clarté soudaine qui m'éblouissait.

Je clignai des paupières.

- O h , non ! m'exclamai-je. Eddie ! Que s'est-il passé ?

- Nous sommes en plein jour ! bégaya Eddie.
Mais l'apparition du soleil n'était pas la seule raison de mon étonnement.

Tout avait changé. Le décor n'était plus le même. Je tournai la tête de tous côtés. Pas de voitures. Pas de bus. L'avenue de l'hôtel n'était plus qu'une route poussiéreuse et semée d'ornières qui s'éloignait à travers champs.

Les grands buildings avaient aussi disparu. Le long de la route, on ne voyait que des petites fermettes, des chaumières et des huttes basses, sans fenêtre.

À côté de la maison la plus proche se dressait un grand tas de foin. Non loin de là, une vache mâchouillait placidement. Des poules et leurs poussins picoraient dans la poussière en gloussant et pépiant.

- Mais où sommes-nous ? demanda Eddie.

- On croirait que nous avons fait un saut en arrière dans le temps, répondis-je, mal à l'aise.

Deux hommes passèrent devant nous, chacun tenant sur l'épaule un panier d'osier rempli de poissons argentés. Ils avaient des barbes fournies et des cheveux embroussaillés. Ils portaient d'amples pantalons de toile grossière.

Deux femmes en longue robe grisâtre étaient à genoux dans un champ, arrachant des légumes en forme de racine. Un homme qui menait par le licou un cheval aux côtes saillantes s'arrêta près d'elles pour leur dire quelque chose.

À la place de notre hôtel s'étendait un long bâtiment de pierre qui devait être une sorte d'auberge.

- C'est insensé, gémit Eddie en fourrageant dans ses boucles brunes. J'ai l'impression de devenir fou, Sue.

La lumière du soleil accentuait sa pâleur.

- Moi aussi, avouai-je.

Je fis quelques pas le long de la route. Il avait plu pendant la nuit. Le sol était mou et boueux par endroits.

Des vaches beuglèrent au loin.

«Nous sommes à Londres, me dis-je. Comment peut-il y avoir des vaches en plein Londres ? Où sont les magasins, les taxis, les autobus à impériale ?»

Puis j'entendis quelqu'un siffloter. Un garçon aux cheveux blonds, à peine plus âgé que moi, surgit de derrière l'auberge. Il était vêtu de guenilles et serrait un volumineux fagot de bois entre ses bras.

Je courus dans sa direction.

- Hé ! criai-je. Hé !

Ses yeux bleus s'agrandirent de surprise. Il posa son fardeau à terre. La brise soulevait ses longs cheveux.

- Votre serviteur, gente demoiselle, dit-il.

Il parlait avec un curieux accent.

- Bonjour, répondis-je d'une voix mal assurée.

- Vous êtes une voyageuse ?

- Oui. Nous sommes perdus, mon frère et moi. Nous ne retrouvons pas notre hôtel.

Il fronça les sourcils. Il n'avait pas l'air de comprendre.

- Notre hôtel, insistai-je. « Le Barclay ». Savez-vous où il est ?

- Barclay ? répéta-t-il. Hôtel ?

J'attendis sa réponse. Mais il se contenta de me regarder un moment, l'air perplexe.

- Je ne connais pas ces mots étrangers, déclara-t-il enfin.

- Hôtel, articulai-je avec impatience. Un endroit où dorment les voyageurs !

- La plupart dorment à l'abbaye, répondit-il en me montrant le long bâtiment derrière nous.

Il ramassa son fagot et ajouta :

- Il faut que je rapporte ce bois à la maison.

Puis il me salua poliment et s'éloigna.

- Eddie, ce garçon ne sait même pas ce que c'est qu'un hôtel ! Est-ce que tu peux croire ça ?

Je me retournai.

- Eddie... ?

Il n'était plus là.

-Eddie ? Eddie ?

L'inquiétude me serrait la gorge. Où était-il passé ? Mes appels répétés firent se retourner les deux femmes qui ramassaient des légumes.

-Vous n'avez pas vu mon frère ? leur criai-je.

Elles secouèrent la tête et reprirent leur travail.

Une charrette tirée par un bœuf arriva sur moi en brinquebalant et je dus faire un bond en arrière. Le conducteur était un gros homme à la poitrine nue, à la peau hâlée par le soleil. Il frappait l'échine du bœuf avec les cordes qui lui servaient de rênes et lui criait d'aller plus vite.

Les roues de bois creusaient de profonds sillons dans la boue. Des poules s'éparpillèrent de tous côtés, laissant voler quelques plumes. Les deux femmes ne levèrent même pas les yeux.

Je me dirigeai vers l'entrée de l'abbaye.

-Eddie ? Tu es là ?

Je poussai la porte et scrutai le long corridor. Vide.

« De toute façon, me dis-je, nous venons tout juste d'en sortir. Eddie ne retournerait pas là-dedans. »
Alors, où était-il ? Comment avait-il pu m'abandonner ainsi ? Disparaître sans crier gare ?

« Pas de panique, Sue. »

Mon angoisse ne faisait que s'accroître. Je savais qu'Eddie était bien trop craintif pour partir à l'aventure sans moi. Son absence avait quelque chose d'anormal.

Je décidai d'aller enquêter du côté du premier logis. La porte était ouverte. Je remarquai une table de bois brut et deux tabourets. Il n'y avait personne.

Je fis le tour de la maisonnette. L'arrière donnait sur une vaste prairie verdoyante qui épousait la pente d'une colline. Quelques vaches y broutaient, le museau dans l'herbe.

Je mis mes mains en porte-voix et appelai de nouveau mon frère.

La seule réponse fut le beuglement lointain d'une vache.

Poussant un soupir, je tournai les talons et repartis sur la route. J'étais décidée à fouiller une maison après l'autre. Eddie ne pouvait pas être bien loin.

J'avais fait quelques pas en direction de la chaumière suivante quand une ombre se posa sur mon chemin. Surprise, je levai les yeux - et reculai d'effroi devant la haute silhouette qui se dressait devant moi.

Le vent agitant sa cape noire. Son chapeau à large bord, enfoncé sur le front, masquait en partie son visage livide.

La terreur me paralysa.

- Il est temps de me suivre maintenant, dit l'homme en noir.

- Où est Eddie ? balbutiai-je. Que lui avez-vous fait ? Sa bouche mince se fendit en un sourire. Pour quelque raison obscure, ma question paraissait l'amuser.

- Eddie ? ricana-t-il. Ne t'inquiète pas pour Eddie. Du coin de l'œil, je vis les deux femmes qui arrachaient des légumes rentrer dans leur habitation. Tout le monde avait disparu. La route et le paysage étaient déserts, à l'exception de quelques poules et d'un chien endormi sur une meule de paille.

- Je... je ne comprends pas, bégayai-je. Qui êtes vous ? Pourquoi nous poursuivez-vous ?

Cela le fit ricaner de plus belle.

- Tu me connais, répondit-il doucement.

- Non ! protestai-je avec véhémence. Je ne vous connais pas ! Vous me prenez pour quelqu'un d'autre ! C'est une erreur !

Son sourire s'évanouit.

- Allez, viens, ordonna-t-il.

- Non ! hurlai-je. Je veux savoir qui vous êtes ! Et je veux savoir où se trouve mon frère !

Il fit un pas en avant. Je regardai autour de moi, prête à m'enfuir.

Mes jambes tremblantes me porteraient-elles ?

— N'essaie plus de m'échapper, dit-il comme s'il lisait dans mes pensées.

- Mais... mais...

- Tu dois m'accompagner. Il est grand temps.

Il s'avança encore, m'agrippa par les épaules. Je n'eus même pas la force de me débattre, de tenter de me dégager.

Le sol se mit à trembler.

Un autre char à bœufs fonçait vers nous à grand renfort de grincements de roues et de claquements de fouet. L'animal se déplaçait à vive allure, soufflant de l'air par les naseaux.

Le char nous frôla de si près que l'homme en noir fut obligé de relâcher son étreinte et de faire un bond sur le côté. Son pied s'enfonça dans une ornière. Je le vis trébucher dans la boue et perdre l'équilibre. Je vis son chapeau s'envoler.

C'était le moment ou jamais. Je pris mes jambes à mon cou et filai comme une flèche à travers champs.

Au moment de disparaître entre deux mesures, je jetai un regard en arrière.

L'homme en noir se baissait pour ramasser son cha-

peau. Il n'avait pas un seul cheveu. Son crâne brillait comme un œuf sous le soleil.

J'étais à bout de souffle et ma poitrine commençait à me faire mal, mais je continuais de courir. La prairie verte s'étendait sur ma droite ; impossible de m'y cacher. Une femme qui faisait griller une sorte de boudin sur un feu de bois me héla au passage. Je ne ralentis pas pour lui répondre. J'entendis des enfants pleurer. Deux chiens galeux me pourchassèrent en aboyant et tentèrent de me happer les mollets.

- Allez-vous-en ! criai-je. Fichez-moi la paix !

Là-bas, la haute silhouette noire bondissait à toute allure dans ma direction, sa cape flottant au vent.

« Il va me rattraper, me dis-je. Il faut que je me trouve une cachette, et vite ! »

Je plongeai entre deux huttes basses - et me heurtai à une grande femme qui tenait un bébé dans ses bras. Le bébé était emmaillotté dans un linge de toile grise. Surprise, la femme le serra contre sa poitrine.

- Il faut me cacher ! lui criai-je, hors d'haleine.

- Va-t'en !

Elle semblait plus effrayée qu'hostile.

- Je vous en prie ! Il me poursuit !

Je lui montrai l'homme en noir qui se rapprochait.

- Ne le laissez pas m'attraper ! Cachez-moi !
Cachez-moi !

La femme m'observa un instant, et haussa ses larges épaules.

- Je ne peux pas, dit-elle.

Un long soupir m'échappa. Un soupir de défaite. Je me savais incapable de continuer à fuir.

J'étais perdue.

La femme se détourna pour regarder l'homme en noir qui courait dans l'herbe.

- Je... je vous paierai ! lui lançai-je tout à trac.

Je venais soudain de me rappeler les pièces au fond de ma poche. Celles dont le chauffeur de taxi n'avait pas voulu.

Les accepterait-elle ?

Je les extirpai de mon jean et les lui tendis.

- Tenez ! Prenez ça ! Prenez tout ! Mais cachez-moi, je vous en prie !

Je lui mis les pièces dans la main. Elle les examina en fronçant les sourcils, et sa bouche s'ouvrit toute grande.

« Elle va me les jeter à la tête, me dis-je. Elle va les refuser comme le chauffeur de taxi. »

Mais je me trompais.

- De l'or ! s'exclama-t-elle. Des souverains ! J'en ai vu un, une fois, quand j'étais petite fille.

Elle fit disparaître les pièces dans les replis de sa robe et me propulsa sans ménagements vers la porte de sa mesure.

L'intérieur sentait le poisson. Il y avait un lit de bois et un berceau à côté de la cheminée.

- Vite ! Dans le panier à linge ! ordonna la femme. Il est vide.

Elle me poussa de nouveau, cette fois vers un grand panier d'osier muni d'un couvercle. Le cœur battant, je me glissai dedans. Le couvercle se referma sur moi, me plongeant dans l'obscurité.

Je me tapis au fond du panier, à genoux, le dos courbé, en appui sur mes avant-bras.

« Cette femme a pris mes pièces avec empressement, me dis-je. Elle ne pense pas que c'est de l'argent de théâtre, comme le prétendait le chauffeur de taxi.

Les pièces doivent être très vieilles...»

Un frisson me parcourut alors. Je comprenais tout à coup pourquoi tout me paraissait si différent, si étrange. Nous avions réellement effectué un saut en arrière dans le temps, Eddie et moi.

Nous étions bien à Londres, mais des siècles plus tôt. L'homme en noir nous avait fait remonter dans le passé à l'aide de ces trois pierres blanches. Il me poursuivait parce qu'il me confondait avec quelqu'un d'autre. Comment le convaincre qu'il se trompait ? Et surtout, comment sortir du passé et revenir dans notre époque ?

Un murmure de voix s'éleva au-dehors. Je retins ma respiration pour écouter.

- Elle est ici, Messire, disait la femme.

J'entendis des pas se rapprocher. Ils étaient tout près.

- Où ça ? demanda l'homme en noir.

- Dans ce panier à linge, Messire, répondit la femme. Elle vous attend. Vous pouvez l'emporter.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Ma frayeur n'avait d'égale que ma colère.

« J'ai remis mon sort et mon argent entre les mains de cette femme, pensai-je. Et elle vient de révéler ma cachette. »

Comment a-t-elle pu me trahir ainsi ?

J'étais toujours à genoux dans ma position inconfortable, et mon corps commençait à s'ankyloser. Je me contorsionnai pour tenter d'ouvrir le couvercle du panier.

Avec un grognement de dépit, je constatai qu'il refusait de bouger. La femme avait dû mettre un cadenas. Le panier s'ébranla soudain, me renversant sur le côté. Je sentis qu'on le traînait sur le sol.

- Hé ! Hé ! criai-je d'une voix étouffée. Laissez-moi sortir !

Le panier continua d'avancer, puis s'arrêta. Un chuchotement me fit dresser l'oreille.

- Petite ! Écoute, petite !

C'était la femme qui parlait.

- Je suis désolée, me dit-elle. J'espère que tu trouveras en toi la force de me pardonner. Mais je n'ai pas osé tenir tête à messire l'exécuteur des hautes œuvres.

- Qui ça ? Comment l'avez-vous appelé ?

Silence.

Le panier reprit sa progression, plus vite cette fois, en se heurtant aux ornières du chemin. J'entendis des chevaux hennir. Puis je basculai en arrière tandis qu'on me soulevait dans les airs.

Peu après, le panier se mit à cahoter au galop régulier des chevaux. Je devinai qu'on venait de me hisser sur une carriole pour me transporter quelque part.

Messire l'exécuteur des hautes œuvres.

L'homme en noir était donc un bourreau.

Je ne pus m'empêcher de trembler dans ma prison d'osier.

Messire l'exécuteur des hautes œuvres.

Ces mots me hantaient l'esprit.

Et je me demandai : «Que veut-il faire de moi ?»

La carriole s'arrêta si brusquement que je heurtai du front la paroi du panier. Je transpirais de peur dans l'atmosphère confinée où j'étais enfermée. J'avais besoin d'air frais.

J'étouffai un cri quand le couvercle du panier s'ouvrit. La clarté du soleil m'aveugla un instant.

- Faites-la sortir de là ! ordonna la voix sonore de l'homme en noir.

Deux soldats en uniforme gris me saisirent entre leurs mains robustes et m'extirpèrent du coffre d'osier. Ils me mirent debout et me relâchèrent, mais mes genoux se dérochèrent sous moi et je m'écroulai dans la poussière.

- Relevez-la, dit le bourreau.

Les soldats se baissèrent et me relevèrent. J'avais des crampes dans les jambes et le dos tout endolori à force d'avoir été secouée dans le panier durant le trajet en carriole.

Protégeant mes yeux de l'éclat du soleil, je regardai

l'homme en noir. Comme toujours, son visage restait à moitié dissimulé par l'ombre de son chapeau.

-Laissez-moi partir, implorai-je. Pourquoi faites-vous cela ?

Il ne répondit pas.

- Vous commettez une terrible erreur ! poursuivis-je d'une voix tremblante de colère et de peur. Je ne sais pas pourquoi je suis ici, ni comment j'y suis parvenue, mais vous vous trompez de personne !

Là encore, il ne dit rien. Il se contenta d'adresser un signe aux soldats, qui m'obligèrent à me retourner.

Et je vis apparaître un sombre château qui me sembla aussitôt familier. Je reconnaissais cette cour, ce mur d'enceinte, cette tour menaçante dressée vers le ciel...

La Tour de la Terreur !

Il venait de me conduire à la Tour de la Terreur.

« C'est là qu'Eddie et moi l'avons rencontré pour la première fois, pensai-je. C'est là que ce bourreau a commencé à nous poursuivre. »

Mais cela se passait au XX^e siècle. À des centaines d'années du moment présent.

« Il nous a fait remonter dans le temps pour une raison connue de lui seul. Et maintenant, j'ai perdu Eddie, et on va m'enfermer dans la Tour de la Terreur. »

Le bourreau se mit en marche. Les soldats m'empoignèrent sans ménagements et me firent traverser la cour menant à l'entrée du château.

La cour était peuplée de gens hagards, vêtus de loques, qui me regardèrent sans me voir.

Certains se dressaient comme des épouvantails. L'œil vide, l'esprit ailleurs. Ils contemplaient le ciel, et les larmes coulaient sur leur visage. D'autres, assis dans la poussière, marmonnaient des propos inintelligibles. Des bébés criaient, accrochés à leur mère. Un vieillard à la crinière blanche gémissait en se balançant d'avant en arrière.

Ces malheureux qui croupissaient dans la saleté devaient être des prisonniers. Je me rappelai que selon notre guide le château avait d'abord été une prison.

J'aurais donné n'importe quoi pour me retrouver aux côtés de M. Starkes et de son groupe de touristes. Dans le futur. Loin de ce cauchemar.

Après m'avoir poussée dans les ténèbres du château, les soldats me traînèrent malgré ma résistance vers l'escalier tortueux de la tour.

- Lâchez-moi ! criai-je.

Je me débattis, mais ils étaient trop grands, trop forts pour moi.

L'escalier tournait encore et encore. En débouchant sur le palier où se trouvait la cellule de fer, je vis que celle-ci était pleine de prisonniers serrés les uns contre les autres. Ils écrasaient leur visage blême entre les barreaux. La plupart ne levèrent même pas les yeux sur mon passage.

Notre ascension se poursuivit jusqu'à la porte sombre en haut de la tour.

- Non, je vous en prie ! suppliai-je. Pas là-dedans ! Mais ils ne m'écoutèrent pas. Ils firent coulisser le

verrou et ouvrirent la porte.

Une bourrade dans le dos m'envoya trébucher à l'intérieur du cachot. Je m'écroulai durement sur le sol, me heurtant les coudes et les genoux.

J'entendis la lourde porte claquer derrière moi, et quelqu'un remit le verrou en place.

J'étais enfermée.

Cloîtrée dans une chambre minuscule au sommet de la tour de la Terreur.

C'est alors qu'une voix familière appela mon nom.

- Sue !

Je me redressai. Levai les yeux. Une onde de joie m'envahit.

- Eddie ! m'écriai-je. Eddie, que fais-tu là ?

Mon petit frère était assis contre le mur, sous le mince rai de lumière provenant de l'unique fenêtre. Il se précipita vers moi et m'aida à me remettre debout.

- Sue, tu n'as rien ?

- Non, ne t'inquiète pas. Et toi, ça va ?

- Je... je crois.

La frayeur se lisait dans son regard. Ses cheveux humides de transpiration lui collaient au front. Une traînée de poussière lui zébrait la joue.

- L'homme en noir m'a attrapé, m'expliqua-t-il. Là-bas, sur la route. Souviens-toi. Quand on a rencontré ce garçon qui ne savait pas ce qu'était un hôtel.

- Oui ! Je me suis retournée, et tu n'étais plus là.

- J'ai essayé de t'appeler, poursuivit-il. Mais il m'a couvert la bouche de sa main. Il m'a remis à ses soldats, qui m'ont poussé derrière un cottage.

- Quel homme affreux ! murmurai-je en m'efforçant de retenir mes larmes.

- Ensuite, un des soldats m'a hissé sur son cheval. J'ai tenté de me débattre, mais c'était impossible. Il m'a emporté jusqu'au château, et enfermé ici.

- Sais-tu qui est l'homme en noir ? dis-je à mon frère. J'ai fini par le découvrir. C'est l'exécuteur des hautes œuvres.

Sa bouche s'ouvrit. Ses yeux se rivèrent aux miens.

- L'exécuteur ?

Je hochai tristement la tête.

- Oui. Le bourreau.

- Mais que nous veut-il ? demanda Eddie. Pourquoi est-ce qu'il nous court après ? Et pourquoi sommes-nous séquestrés dans cette horrible tour ?

Un sanglot m'échappa.

- Je... je l'ignore.

Je m'apprêtais à ajouter quelque chose - mais je m'interrompis en entendant du bruit derrière la porte.

Eddie se serra contre moi.

Le verrou grinça. La porte s'ouvrit lentement.

Quelqu'un venait nous chercher.

Un vieil homme entra dans la pièce. Il avait de longs cheveux d'un blanc soyeux dont les mèches désordonnées flottaient sur ses épaules, et une petite barbe blanche taillée en pointe.

Il portait une ample tunique violette qui descendait jusqu'à terre. Ses yeux étaient aussi violets que sa tunique. Ils se posèrent d'abord sur Eddie, puis s'attardèrent sur moi.

- Vous êtes revenus, dit-il.

Il parlait à voix basse, avec une grande douceur. Son regard semblait voilé de chagrin.

- Qui êtes-vous ? m'écriai-je. Pourquoi nous avez-vous enfermés dans cette tour ?

- Relâchez-nous ! ordonna Eddie d'une voix aiguë. Laissez-nous sortir tout de suite !

L'homme s'avança, sa longue tunique frôlant le sol. Il secoua tristement la tête, mais ne répondit pas.

Les gémissements des prisonniers nous parvenaient à travers la lucarne au-dessus de nos têtes. Le

soleil du soir diffusait sa lumière grisâtre autour de nous.

- Vous ne vous souvenez pas de moi, constata l'inconnu.

- Bien sûr que non ! rétorqua Eddie.

- Vous vous trompez de personnes, ajoutai-je.

- Vous ne vous souvenez pas de moi, répéta-t-il en caressant sa courte barbe blanche. Mais ça viendra. Il avait l'air gentil, plein de bonté. Tout le contraire du bourreau.

Mais quand ses étranges yeux violets croisèrent à nouveau les miens, je compris que cet homme devait être puissant. Puissant et dangereux.

- Laissez-nous partir ! insista Eddie.

L'homme poussa un soupir.

- J'aimerais qu'il soit en mon pouvoir de te libérer, Edward. Et toi aussi, Susannah.

Je levai impérieusement la main.

- Hé ! Attendez une minute. Je m'appelle Sue. Pas Susannah.

Cela le fit sourire.

- Peut-être devrais-je me présenter moi-même, dit-il. Je suis Morgred, le magicien du roi.

- Un magicien ? Vous faites des tours de passe-passe ? s'étonna Eddie.

- Des tours de passe-passe ?

La question parut dérouter notre interlocuteur. Je demandai à mon tour :

- Est-ce vous qui avez ordonné qu'on nous enferme ici ? Est-ce vous qui nous avez fait remonter dans le

temps ? Pourquoi ? Que cherchez-vous ?

- Ce n'est pas facile à expliquer, Susannah, déclara Morgred. Edward et toi, vous devez d'abord savoir...

- Arrêtez de m'appeler Susannah ! hurlai-je.

- Et arrêtez de m'appeler Edward ! renchérit mon frère. Mon nom, c'est Eddie. Tout le monde m'appelle comme ça.

Le vieil homme nous étreignit affectueusement l'épaule.

- Je crois qu'il me faut commencer par vous révéler une belle surprise, annonça-t-il. Vous ne vous appelez pas Eddie et Sue. Et vous ne vivez pas au XX^e siècle.

- Hein ? m'exclamai-je. Qu'est-ce que vous racontez ?

- En réalité, vous vous appelez bien Edward et Susannah, poursuivit Morgred. Vous êtes le prince et la princesse d'York. Et vous avez été emprisonnés dans la tour sur ordre de votre oncle, le roi.

- C'est faux ! s'écria Eddie. Nous savons qui nous sommes, tout de même !

Je me sentais comme étourdie par la révélation de Morgred. « Vous ne vous appelez pas Eddie et Sue. Vous êtes Edward et Susannah d'York. » Je me dégageai de son étreinte et reculai d'un pas pour l'étudier. Était-il fou ? Voulait-il plaisanter ?

Non. Ses yeux n'exprimaient qu'une profonde tristesse.

- Je savais que vous ne me croiriez pas, dit-il. Pourtant, je vous assure que c'est la vérité. Je vous ai jeté un sort. J'ai voulu vous aider à vous enfuir.

- Nous enfuir ? balbutiai-je. De cette tour ?

Morgred acquiesça.

- Vous enfuir de cette tour, et échapper ainsi à votre sort funeste.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, la voix de M. Starkes, notre guide, me revint à l'oreille. Je me rappelai l'histoire qu'il nous avait contée. Je me rappelai

le destin cruel du prince Edward et de la princesse Susannah.

Le roi avait donné l'ordre de les tuer pendant leur sommeil.

De les étouffer sous leurs oreillers.

- C'est impossible, il ne s'agit pas de nous ! me lamentai-je. Peut-être qu'Eddie et moi ressemblons à ce prince et à cette princesse. Peut-être même que nous leur ressemblons beaucoup. Mais nous sommes des enfants du XX^e siècle !

Morgred secoua la tête.

- Je vous ai jeté un sort, expliqua-t-il. J'ai effacé tous vos souvenirs. Vous étiez enfermés dans cette tour. Il fallait que je vous libère. Je vous ai d'abord fait disparaître afin de vous cacher dans l'abbaye. Ensuite, je vous ai expédiés dans le futur, aussi loin que je le pouvais.

- C'est faux ! protesta Eddie de plus belle. C'est archifaux ! Je m'appelle Eddie, pas Edward ! Je m'appelle Eddie !

Morgred soupira de nouveau.

- Seulement Eddie ? demanda-t-il. Quel est ton nom de famille, Eddie ?

- Je... heu..., bredouilla mon frère.

Il se tut lamentablement.

- Quand je vous ai propulsés dans l'avenir, je vous ai donné de nouveaux souvenirs, poursuivit Morgred. Des souvenirs neufs, pour vous permettre de vous adapter à une époque lointaine. Toutefois, ces souvenirs étaient incomplets.

- Voilà pourquoi nous ne pouvions pas nous rappeler à quoi ressemblaient nos parents ! m'exclamai-je. Ni même l'endroit où nous habitions !

- Mais... nos vrais parents ? demanda Eddie.

- Vos parents, le roi et la reine légitimes, sont morts, hélas. Votre oncle s'est proclamé roi à leur place. Et il a ordonné qu'on vous jette dans la tour afin de vous écarter de son chemin.

- Il... il veut nous faire assassiner ! dis-je.

Morgred ferma les yeux et hocha la tête.

- Je le crains. Je n'ai aucun moyen de l'en empêcher à présent. Ses hommes vont bientôt arriver.



- Je ne peux pas le croire, murmura Eddie. J'ai l'impression de faire un cauchemar.

Mais je savais que le magicien disait la vérité, et l'horreur de cette vérité me glaçait. Nous n'étions pas Eddie et Sue, nés au XX^e siècle. Nous étions Edward et Susannah d'York, et nous vivions à une époque sombre et dangereuse.

- J'ai voulu vous éloigner le plus possible de ce château, de cette tour, répéta Morgred. Je vous ai envoyés dans le futur pour que vous commenciez une existence nouvelle. Je comptais ne jamais vous revoir.

- Mais qu'est-il arrivé ? demandai-je. Pourquoi sommes-nous de retour, Morgred ?

- L'exécuteur des hautes œuvres m'espionnait. Il a deviné mes intentions. Alors...

Il s'arrêta et tourna la tête du côté de la porte.

Était-ce un bruit de pas ? Y avait-il quelqu'un dehors ?

Je tendis également l'oreille. Silence.

Morgred poursuivit dans un chuchotement :

-L'exécuteur était probablement caché dans les parages quand je vous ai envoyés dans le futur. Pour vous jeter mon sort, je me suis servi de trois pierres blanches au pouvoir particulier. Plus tard, il m'a volé les pierres et a accompli à son tour l'acte magique. Il a voyagé dans le futur pour vous rattraper et vous ramener ici. Et comme vous le savez tous les deux, il a réussi.

Morgred fit un pas en avant et posa la main sur mon front.

Cette main était froide, au début. Puis elle se réchauffa, se réchauffa de plus en plus - au point que je dus me dégager pour échapper à ce contact brûlant.

Alors, toute ma mémoire me revint.

J'étais de nouveau la princesse Susannah d'York. J'avais retrouvé ma véritable identité. Je me rappelais mes parents, le roi et la reine. Je me rappelais mon enfance dans le château royal.

Morgred soumit Eddie au même traitement. Je vis l'expression de mon frère changer quand il comprit qu'il était bien le prince Edward.

-Morgred, comment vous y êtes-vous pris pour nous envoyer dans le futur? demanda Edward. Ne pourriez-vous pas recommencer?

- Oui ! m'écriai-je. Pourquoi ne pas le faire tout de suite, avant que ne surviennent les soldats du roi?

Morgred secoua tristement la tête.

- Hélas ! c'est impossible. Je n'ai plus les trois pierres blanches. Je vous l'ai dit, elles m'ont été volées par l'exécuteur des hautes œuvres.

Un sourire éclaira le visage d'Edward. Il fouilla dans sa poche.

- Les voilà ! annonça-t-il.

Puis il m'adressa un clin d'œil et ajouta :

- Je les ai volées une deuxième fois quand le bourreau m'a capturé sur la route.

Il remit les pierres à Morgred, qui ne put dissimuler son étonnement.

- C'est un sort très simple, en vérité, expliqua le magicien après s'être ressaisi. Je pose les pierres l'une sur l'autre dans le creux de ma main...

Il joignit le geste à la parole.

- Ensuite, j'attends qu'elles s'illuminent avant de prononcer la formule: «Movarum, Lovaris, Movarus». Puis je concentre ma pensée sur le voyageur, et j'énonce clairement en quelle année je veux l'expédier.

- C'est tout ? s'étonna Edward en regardant les pierres qui brillaient déjà d'un vif éclat.

- C'est tout, Prince Edward.

- Alors, faites-le ! suppliai-je. Dépêchez-vous, je vous en prie !

- Je ne peux pas, dit le magicien d'une voix brisée. Il enfouit les pierres dans sa tunique et poussa un profond soupir.

- Mon vœu le plus cher serait de vous sauver la vie, mes enfants. Mais si je vous aide encore à vous enfuir, le roi me fera torturer et mettre à mort. Et je

ne pourrai plus me servir de mes pouvoirs magiques pour porter secours à tous les pauvres gens.

Il avait les yeux pleins de larmes.

- Je... j'espère seulement que vous avez apprécié votre bref séjour dans le futur, acheva-t-il dans un murmure.

Je frissonnai.

- Alors, vous... vous ne pouvez rien faire pour nous ?

- Hélas, non, répondit-il.

- Même si on vous l'ordonnait ? intervint Edward.

- Même si vous me l'ordonniez.

Avec un sanglot, Morgred attira Edward contre lui et le serra dans ses bras. Puis il m'étreignit aussi.

- Je suis impuissant, chuchota-t-il. Pardonnez-moi, je vous en conjure, mais c'est ainsi.

- Combien de temps nous reste-t-il à vivre ? demandai-je d'une voix tremblante.

- Quelques heures, peut-être, dit Morgred.

Il se détourna. Il ne supportait pas de nous regarder. Un silence pesant envahit la pièce.

Edward me fit soudain tressaillir en se penchant vers moi et en me soufflant à l'oreille :

- Susannah, la porte ! Morgred l'a laissée entrouverte en entrant.

Je jetai un coup d'œil du côté de la lourde porte de bois. Edward disait vrai. Elle était à moitié ouverte. « Nous avons encore une chance, pensai-je, le cœur battant. Une toute petite chance. »

Et je me mis à hurler :

- Edward ! Sauve qui peut !

Je courus vers la porte - et me figeai en plein mouvement.

Je n'eus que le temps de me retourner pour voir Edward se figer aussi, les bras tendus, le corps penché en avant.

Je m'efforçai de bouger. Impossible. Il me sembla que mon corps venait de se changer en pierre.

Il me fallut quelques secondes pour comprendre que Morgred nous avait jeté un sort.

Pétrifiée au milieu du cachot, je vis le magicien se diriger vers la sortie.

À mi-chemin, il se tourna vers nous.

- Je suis désolé, dit-il d'une voix émue. Mais je ne peux pas vous permettre de vous enfuir. Essayez de comprendre. J'ai fait de mon mieux.

Les larmes coulaient sur ses joues et descendaient se perdre dans sa barbe blanche. Il nous lança un dernier regard rempli de tristesse, et la porte se referma en claquant derrière lui.

Dès que celle-ci fut verrouillée de l'extérieur, le charme cessa d'agir. Edward et moi pouvions de nouveau bouger. Je me laissai tomber à terre, me sentant tout à coup épuisée.

Edward se tenait à mes côtés, tendu, les yeux rivés sur la porte.

-Qu'allons-nous faire ? lui demandai-je. Pauvre Morgred. Il a essayé de nous sauver. Mais il a échoué. Si seulement...

Un bruit de pas dans l'escalier m'empêcha de poursuivre.

Je crus d'abord que c'était Morgred qui revenait. Puis j'entendis des chuchotements. Il y avait plus d'un homme. Juste derrière la porte.

Et je reconnus la voix de l'un d'eux. L'exécuteur des hautes œuvres.

Je parvins à me remettre debout et regardai Edward avec appréhension.

- Les voilà, dis-je.

À mon étonnement, Edward resta calme.

Il leva le bras. Il serrait quelque chose dans son poing fermé.

Quand il l'ouvrit, je reconnus les trois pierres blanches de Morgred.

Elles luisaient déjà faiblement, comme si un feu couvait à l'intérieur.

- Edward ! m'écriai-je. Encore ?

Un sourire joua sur ses lèvres. Son regard brillait d'excitation.

- Je les ai reprises à Morgred quand il m'a serré contre lui, m'expliqua-t-il.

- Te souviens-tu de la formule magique ?

Son sourire s'évanouit.

- Heu... oui, je crois.

Le bruit de pas derrière la porte se rapprochait.

- Alors, dépêche-toi, Edward ! Par pitié !

J'entendis le verrou grincer.

Edward empila les pierres dans le creux de sa main,

où elles se mirent à rayonner de plus en plus fort. Puis il prononça les mots magiques : «Movarum, Lovaris, Movarus. »

Les pierres projetèrent un éclair aveuglant qui illumina toute la pièce.

La lumière s'évanouit. Je regardai autour de moi.

- Oh, Edward ! me lamentai-je. Ça n'a pas marché ! Nous sommes toujours dans la tour !

Mais avant que mon frère puisse répondre, la porte s'ouvrit brusquement.

Ils étaient là, devant nous. Un groupe de touristes. Je ne reconnus pas leur guide. C'était une jeune femme, vêtue de deux T-shirts superposés rouge et jaune, et d'une minijupe sur des collants noirs. Elle mâchait du chewing-gum.

J'adressai à Edward mon plus beau sourire. J'éprouvais un tel bonheur !

- Tu as réussi, Edward ! m'exclamai-je. Tu as réussi ! Tu es un vrai magicien !

-Appelle-moi Eddie, me répondit-il en riant. D'accord, Sue ?

La formule magique avait parfaitement fonctionné. Nous étions de retour au XX^e siècle. Toujours dans la Tour de la Terreur - mais cette fois, en touristes !

- Voici le petit cachot où le prince Edward et la princesse Susannah d'York furent emprisonnés, annonça notre guide. Le roi, leur oncle, les avait fait condamner à mort. Mais on ne les exécuta jamais.

- Que leur arriva-t-il ? lui demandai-je.

Elle haussa les épaules.

- Nul ne le sait. La nuit où on devait les assassiner, le prince et la princesse disparurent. Ils s'évanouirent dans l'air, tout simplement. C'est un mystère que personne jusqu'ici n'a pu expliquer.

Certains membres du groupe échangèrent des murmures tout en promenant leur regard autour de la petite pièce.

- Voyez l'épaisseur de ces murs de pierre, poursuivit notre guide sans cesser de mastiquer son chewing-gum. Et les barreaux de cette minuscule lucarne. Comment se sont-ils échappés ? Tout le monde l'ignore.

Une voix chuchota derrière moi :

- Tout le monde, sauf nous, pas vrai ? Je crois que nous connaissons la clé du mystère.

Je me retournai en même temps qu'Eddie. Morgred était là, souriant. Il nous fit un clin d'oeil. Il portait une veste de sport violette sur un pantalon gris foncé.

- Merci de m'avoir emmené avec vous, dit-il.

- C'était normal, Morgred, répondit Eddie. Nous avons besoin d'un parent.

Morgred se mit un doigt sur les lèvres.

- Chut ! Ne m'appelle pas Morgred. Désormais, je serai monsieur Morgan. Qu'en pensez-vous ?

- Ça me va, répondis-je. Et je suppose que je m'appelle Sue Morgan. Et voici Eddie Morgan.

Je donnai une tape dans le dos de mon frère.

Tandis que notre groupe s'acheminait hors de la Tour de la Terreur, Eddie sortit les trois pierres blanches de la poche de son jean et se mit à jouer avec.

- Si je ne vous les avais pas dérobées, confia-t-il à M. Morgan, ce guide raconterait une histoire tout à fait différente, n'est-ce pas ?

- Oui, murmura-t-il pensivement. Très différente.

-Allons-nous-en d'ici ! suppliai-je. Je ne veux plus jamais revoir cette tour !

- Je meurs de faim ! déclara Eddie.

Je me rendis soudain compte que j'étais affamée, moi aussi.

-Voulez-vous que je fasse apparaître des sandwiches ? proposa M. Morgan.

Eddie poussa le même gémissement que moi.

- Ah, non ! protestai-je. J'ai eu mon compte de tours de magie pour aujourd'hui. Je préfère me payer un bon hamburger-frites !

FIN

LA TOUR DE LA TERREUR

Visite risquée...

À Londres, la tour de la Terreur est réputée
pour avoir été un lieu d'emprisonnement
et de tortures.

Sue et son frère Eddie ont très envie de la voir
de plus près. Mais au cours de leur visite guidée,
ils s'égarerent et se retrouvent
face à un personnage menaçant
aux allures de... bourreau.

Sortiront-ils indemnes
de cette sinistre prison ?



À PARTIR DE 9-10 ANS

